

Idir AIT MOHAND

Les guérilleros

ou

La chaleur des greniers favoris

Note de l'auteur

La ressemblance avec des faits ou événements, des lieux, des personnes existantes ou ayant déjà existé, n'est que fortuite.

Idir Ait Mohand © 2010

Critique de Salaber Auteur-Romancier

Orthographe, conjugaison, temps & modes, syntaxe, font partie de l'univers impitoyable de l'auteur comme autant de maîtres exigeants et sévères. Pire encore, ils font l'auteur et sa crédibilité, même si de "petites mains" traquent à sa place, le plus souvent, ces imperfections de sous doués.

Qu'en est-il lorsque l'instruction vous est supprimée à 7 ans et qu'à 67 vous avez quelque chose d'important à dire, les mots pour le dire, les phrases et le ton pour le faire vivre ? De plus, vous êtes Kabyle et l'enseignement du français s'est arrêté en primaire.

Et si, justement, c'est cette absence d'instruction, cette souffrance d'avoir été laissé pour compte, cette aberration de l'Histoire qui jalonnent son roman qu'Idir Ait Mohand avait voulu coucher sur le papier ?

Son personnage principal, lui-même, a 7 ans lorsque l'école ferme pour toujours. Alors il écoute et regarde. Il écoute son village, ses légendes et ses peines, la joie et les plaisanteries. Il regarde ses montagnes et ses champs, il joue avec, il joue dedans. Il est Kabyle en Kabylie dans ces années 60 qui ne rappellent rien de bon à quiconque. Il ne fait pas la guerre, il la subit, d'un côté comme de l'autre. Il ne la juge pas, il ne la comprend pas. Il la contemple, d'un côté comme de l'autre. Il

grandit en son sein et en connaîtra d'autres, guerre civile, révolution, agitation, fanatisme.

S'il doit vivre avec, bien malgré lui, il y conservera l'âge du moment qui s'effraie tout autant de légendes diaboliques, s'amuse de facéties locales, participe au labeur quotidien de la survie, s'émancipe en jeux d'une situation qui le dépasse. Mais il y a des yeux d'enfants qui vont au delà des apparences et des mensonges, qui pressentent ce qui se dissimule derrière et voient ceux qui se cachent et mentent, d'un côté comme de l'autre. Et qui interrogent...

On est très loin de Hors la Loi, le film de Rachid Bouchareb, et de ses polémiques insalubres. On est très loin d'ici également. On est en Kabylie et tout commence dans les années 50. Idir Ait Mohand, matricule S/5341, fait traverser le temps à son regard d'enfant sans instruction qui deviendra l'adulte sans instruction qui osera écrire "Les Guérilleros" qui en retrace la mémoire.

Un roman à l'imparfait tout subjectif, revêtu d'un voile de pudeur sans naïveté qui lui procure une force irrésistible faisant oublier que, sans instruction, on ne serait rien.

Les guérilleros ou la chaleur des greniers favoris

A mi-chemin d'un sentier menant vers le village, je me suis lâché dans les bras de ma mère en plein cimetière. Je ne soufflais pas un mot, incapable de dire quoi que ce soit, j'entendais ma mère, dans un semi coma, faire des prières. C'était une épreuve difficile à surmonter pour le jeune paysan que j'étais.

Presque analphabète, mon univers se limitait à quelques collines et la montagne entourant mon village de Kabylie. Je ne suis pas près d'oublier ce passage, ô combien douloureux, qui me hantera toute ma vie.

Depuis ma plus tendre enfance, jusqu'à mon adolescence, mon horizon se limitait du côté est, à un rocher qui me paraissait ressembler étrangement à un rat, la même chose du côté ouest où un autre rocher représentait dans l'imaginaire de mon enfance un autre rat.

Ayant grandi dans mon village situé au centre de ce demi cercle de la chaîne du Djurdjura, ce paysage n'était pour moi qu'un élément quelconque, sans intérêt ni importance. C'était juste une chose parmi d'autres faisant partie de moi-même. Aujourd'hui tout a changé, sauf cet horizon qui est toujours présent pour me rappeler un vécu tourmenté d'une adolescence tumultueuse.

A chaque fois que je me rends au village, je ne peux m'empêcher de revivre ce lointain souvenir de mon enfance, et revoir ainsi les deux formes que la nature a taillées dans cette chaîne du Djurdjura.

Il m'est arrivé de rêver pendant mes virées de printemps en Kabylie où je replongeais dans une autre vision, celle d'une douce rêverie où je m'imaginai dans mon champ situé au bord d'un lac, allongé sur l'herbe à l'ombre d'un olivier, observant au loin un pont reliant les deux versants.

Et pourquoi pas ce lac n'irait-il pas rejoindre toutes les autres communes environnantes ? Me disais-je. Comme cela on pourrait naviguer à bord de petites embarcations de village en village, avoir des quais, des plages et tout un ensemble qui ferait de cet endroit un lieu idéal.

Plus d'un demi-siècle sépare ces deux points de vue. L'objet imaginé n'est plus le même mais le rêve est toujours présent, à part qu'il diffère d'une époque à une autre et qu'il évolue en même temps avec l'âge.

Ainsi va la vie jusqu'à un certain âge où mon physique ne pouvait plus m'accompagner dans les travaux manuels. Amateur du bricolage, aimant l'activité, il me fallait trouver une occupation. Alors, je me suis mis à rechercher à droite et à gauche de quoi combler l'activité physique qui commençait à me manquer.

Aïe... la vieillesse et ses maux ! Cela résume avec angoisse mon regard sur ce que sera demain. Mais pourquoi me tracasser du futur puisque mon avenir est déjà derrière moi. Par conséquent, ma conjugaison doit

désormais se faire au passé, c'est-à-dire avoir toujours les yeux braqués vers l'arrière, un peu comme au volant d'une voiture qu'on conduit en regardant dans le rétroviseur tout en ayant les yeux sur le pare-brise.

Donc, pour ne pas décrocher totalement et rejoindre ceux qui ont le même âge que moi, il me fallait trouver une occupation. Quelle distraction aurait pu m'arranger ? Partager le restant de ma vie entre : manger, dormir, me lever et aller vers la djemaa, ou trouver une échappatoire ? Pour beaucoup, la djemaa sert de refuge où les hommes se retrouvent pour tuer le temps avant qu'il ne les tue.

Ces endroits, nombreux au village, accueillent les gens qui n'ont rien à faire de leurs journées. Là, ils se regroupent, se mettent à discuter de tout et de rien en regardant les gens passer. Parmi eux, il y a ceux qui font mine d'être absents, ceux qui lèvent les yeux discrètement au passage d'une dame et d'autres qui font semblant de ne rien voir, correction oblige, tandis que certains osent la critique.

Ceci se passe chaque jour que Dieu fait. Été comme hiver, ces emplacements au village les accueillent pour d'interminables discussions, tout y passe, aucun sujet n'est tabou. En été, ils occupent quelques lieux bien ombragés avec un courant d'air, et en hiver ils se déplacent en suivant le soleil. Par mauvais temps, c'est à la maison autour d'une cheminée, d'un poêle ou du « canoun » qu'ils occupent leurs journées, les mains tendues au dessus d'un récipient plein de braises.

De temps à autre, l'une des deux mains plonge dans la poche pour sortir une boîte de chique. Puis s'en suit le sacré tic : cliquer du doigt sur la boîte avant de l'ouvrir pour s'envoyer une bonne dose de chique dans la bouche. Ensuite, dire n'importe quoi pour marquer sa présence, une façon d'exprimer son autorité au sein de la famille.

Même par temps de neige il y a quelques amateurs de jeux qui osent une sortie et vont prendre place dans l'un des deux cafés du village. Là, dans une atmosphère où se mêlent toutes les odeurs, faire une partie de domino, de

belote ou regarder jouer tout simplement, est le meilleur des loisirs. L'ambiance qui y règne fait oublier tous les soucis.

Un médecin spécialiste n'omet jamais de faire une virée au village à chaque occasion qui lui est donnée. Pour se ressourcer, il n'a pas trouvé mieux que ce climat où règnent la décontraction et le relâchement. C'est aussi une bonne thérapie pour évacuer le stress, disait-il. Enroulé dans son burnous blanc, il rejoint les autres paysans qui, pour les uns, ont fait un bref passage à l'école, pour d'autres, pas du tout, ce qui ne les empêche pas d'être des fins connaisseurs du jeu mais aussi de joutes oratoires.

L'un deux, un mordu du jeu de dominos, fit remarquer que la boucle par double six valait toutes les fortunes du monde. Un autre, qui avait perdu une partie à cause d'un pion mal placé par son coéquipier, se tritura les méninges toute une soirée. Une fois chez-lui, après s'être emmitouflé sous ses couvertures, il continua à rechercher la faille de la défaite. Soudain, la solution

arriva d'elle-même ! Il venait de se débarrasser d'un fardeau lourd à porter.

- Holà ! Se dit-il, c'était donc ce sacré double cinq que m'a balancé mon camarade qui nous a fait perdre la partie !

Impossible de garder ça pour lui jusqu'au matin, mais non ! Malgré l'heure tardive, il n'hésita pas une seconde à se lever, s'habiller et aller frapper à la porte de son ami qui s'empessa d'ouvrir, pensant à une urgence.

- Que se passe-t-il ? J'espère qu'il n'y a rien de grave pour que tu viennes à cette heure-ci ?

- Mais non ! Tout va bien, répondit l'autre, je voulais simplement te dire que j'ai trouvé l'erreur, c'était le quarto qu'il fallait me passer et non pas le blanc, je t'aurais renvoyé le six et le tour était joué.

Le bonhomme, soulagé, rentre chez lui et passe une douce nuit en attendant le lendemain pour tenter sa revanche. C'est comme cela que ça se passe à chaque fin d'après-midi après le retour des champs. Pour se

détendre et oublier tous les soucis, y compris la fatigue de la journée due au labeur. Nos mordus au jeu de dominos, ont trouvé ce moyen qui efface tout pour ne voir que les pièces du jeu.

Certains sont tellement absorbés par ce jeu qui requiert un calcul mental terrible, qu'il leur arrive de ne voir que les dominos qu'ils ont entre leurs mains. Ce qui se passe en dehors de la table n'existe plus. Un jeune qui appelait son papa pour faire quelques commissions, se vit sermonner :

- Je t'ai déjà dit que quand je suis attablé au jeu, je ne suis là pour personne ! Allez dégage ! Ici il n'y a pas de papa, il y a « Domino ».

Une fois, j'étais convié à une partie de dominos par Ramdane, un chevronné du jeu qui était venu passer quelques jours de vacances au village. Nous étions quatre autour de la table, deux équipes inégales car mon coéquipier et moi savions à peine placer les pièces. Le hasard a voulu qu'on gagne la première manche.

Ramdane, fou de rage, jette les pièces qu'il avait dans ses mains, se lève en jurant de ne plus toucher aux dominos.

- Doucement Ramdane, pourquoi tu t'énerves comme ça ? Lui dis-je.

- Toi, tu es comme un mauvais joueur sur un stade de foot, tu fausses toutes les combinaisons et tous les calculs, ce qui déroute complètement les vrais joueurs. Je regrette de m'être confronté à deux profanes comme vous. Ce n'est plus du jeu ! Je suis désolé mais on ne m'y reprendra plus jamais ! Conclut Ramdane.

Le jour d'après, comme à l'accoutumée, il y avait un beau soleil et la djemaa était presque pleine. Un sexagénaire, assis sur un pavé dans un coin, donnait des petits coups de canne sur le sol, comme s'il écrasait une bestiole. Un autre, à peu près du même âge, faisait des cercles suivis d'une croix avec son bâton, on aurait dit qu'il dessinait quelque chose. Les deux avaient leurs

têtes baissées et devaient prêter une fine oreille à ce qui se disait.

Difficile de deviner ce qui leur passait par la tête au moment précis. Etaient-ils en train de faire le vide ? Ou bien pensaient-ils à quelque chose ? Soudain, l'homme à la canne, comme pour s'arracher de ses pensées et évacuer ce qui lui trotte dans la tête, lança à l'assistance :

- Vous avez vu les brebis de Hemou ? Elles sont tellement sales qu'elles puent à distance !

Mabrouk n'avait pas vu Hemou assis un peu plus loin et qui était là depuis un moment. Il s'en est suivi un échange de tirs oratoires entre les deux bonhommes.

- Quoi ! Mes brebis puent ? Laisse moi te rappeler que mes brebis dorment sur de l'éponge, donnent beaucoup de lait et ont une bonne toison. Tu n'as pas vu les tiennes ? Tu ferais mieux de laisser tranquille celles des autres. Occupe-toi de tes rachitiques brebis avant qu'elles ne crèvent de faim ! Répliqua Hemou.

Comme pour justifier sa taquinerie, Mabrouk tira à bout portant sur Hemou :

- Alors là, laisse-moi rire un peu... les miennes, au cas où tu ne le sais pas, dorment sur du coton et mangent des salades. Quant à ton éponge, elle ne fera que réchauffer tous les rats que tu engraisse. Pour le lait, l'usine de conditionnement va fermer ses portes. Si ça se trouve, c'est toi qui fournirais le lait à toute la région et, peut-être même, tu auras un excédent que tu feras expédier ailleurs !

- Tu peux dire n'importe quoi sur mes brebis. En tous cas, elles ne font pas de mal comme les tiennes importées de je ne sais où avec leurs cartes d'identité, et peut-être aussi, un passeport pour brouter librement partout. Après avoir rasé le jardin potager de ton frère, tes brebis ont envahi son verger où il ne reste plus que les racines des arbres ! Tu n'as pas honte ? Riposta Hemou.

Pendant que cet échange entre les deux protagonistes suit son cours, un jeune surnommé Gavroche interpella Omar venu se détendre à la djemaa. Cela faisait quelques temps qu'Omar, résidant à Alger, était au village en compagnie de sa dame. Le couple était venu avec armes et bagages pour préparer la cueillette des olives. Depuis un peu plus de deux mois, lui et son épouse, n'avaient pu comptabiliser que dix-huit jours de labeur à cause des intempéries. Gavroche saisit l'occasion pour rajouter son grain de sel et taquiner Omar :

- Sois gentil, Da Omar, retourne chez-toi à Alger ou bien occupe-toi à faire n'importe quoi dans ta maison du village, mais laisse-tomber les olives !

Omar qui ne s'attendait pas à cette question répondit :

- Drôle de proposition, pourquoi donc laisser tomber mes olives ?

Et Gavroche de conclure :

- Pour que le beau temps réapparaisse. A chaque fois que tu arrives, tu nous ramènes le mauvais temps. Tu te souviens l'an passé ? J'ai croisé ta dame descendant seule vers votre oliveraie, et comme c'était une belle journée ensoleillée, je pensais que tu étais reparti sur Alger. Mais non ! Tu étais simplement alité à cause d'une grippe, m'avait répondu ta dame. Voilà qui confirme que c'est bien toi qui nous ramènes le mauvais temps !

Omar, avec un sourire, fit savoir à notre sympathique Gavroche que s'il avait le pouvoir de faire le mauvais temps, il ne quitterait pas le village avant le début du printemps, rien que pour lui faire plaisir. Entre temps, Achour se joignit à la conversation pour titiller un peu plus Omar :

- Oui ! Gavroche a raison, vous revenez au village juste au moment de la cueillette ou pendant la saison des figes fraîches, en dehors de ça, le village ne vous intéresse pas !

S'en était trop pour Omar qui lança une injure à Achour et lui dit que si ce n'était le respect qu'il avait envers ses parents, il lui aurait cassé la gueule. Ici tout le monde se connaît, chaque événement et chaque détail sont une occasion pour alimenter la chronique du village. Chacun peut dire ou raconter n'importe quoi, tout y passe et tous les sujets sont commentés sans grande méchanceté, une façon de casser la monotonie et rendre la vie moins pénible.

Faire un saut du coq à l'âne, c'est aussi un moyen de détourner une conversation pour parler d'autre chose. Et pour changer de sujet, on emploie l'adage qui suggère de revenir à nos moutons. Slimane était assis depuis un bon bout de temps sans prononcer une phrase, lui qui avait le chic de taquiner les gens à la limite de la provocation. Depuis son histoire, les moutons avaient cédé la place aux chèvres. Plus question de moutons mais de chèvres et pas n'importe lesquelles, car elles étaient liées à un dialogue entre Slimane et son père :

- Dis papa, revenons à la discussion sur les chèvres, veux-tu ?

- Non mon fils, les chèvres ce n'est pas pour demain, tu es encore trop jeune. Attendons un peu pour voir...

- Mais si papa, il faut qu'on reprenne la discussion sur les chèvres, je ne suis pas si jeune que ça !

- Alors, il faudra le démontrer, et si tu veux dès demain, je te ferai subir un test et on verra si tu es apte à reprendre la discussion sur les chèvres.

A chaque fois que le fils voulait rappeler son père à propos de son mariage, il utilisait cette phrase moins gênante pour reformuler sa demande. Slimane était jeune berger quand il chargea quelqu'un d'aller voir son père et lui dire de le marier. Alors, le père fit savoir à son rejeton qu'il ferait mieux de s'occuper de ses chèvres au lieu de prétendre au mariage. Depuis la réponse du père, le fils ne manqua pas de revenir de temps à autre sur cette histoire de chèvres.

Slimane n'avait guère plus de seize ans quand son père le maria, il ne tarda pas à devenir lui-même papa. Aujourd'hui, plusieurs fois grand-père, il aurait pu être arrière grand-père si l'un de ses petits enfants était marié. Menant une vie tranquille, Slimane partage sa vie entre la maison et la djemaa. Comme à chaque après-midi, il va rejoindre son endroit favori pour prendre place à côté des gens qui n'ont rien à faire.

- Salut à vous tous ici présents, sauf un qui se reconnaîtra, dit-il à l'assistance.

A qui en voulait-il parmi les personnes présentes ? Ce sacré Slimane avait une bouche pointue, il piquait les gens comme cela. Après quelques instants, il ouvrit sa tabatière, s'envoya une dose de chique sous la langue, ce qui déforma son allocution, puis dit spontanément :

- Hé oui, le monde a bien changé ! Vous vous rendez compte de ce qui se passe aujourd'hui ? Ces vieux de quarante ans et plus qui refusent le mariage alors que

rien ne leur manque ? Avant ce n'était pas comme ça, maintenant c'est autre chose. Drôle d'époque !

Slimane disait ça à la vue d'un groupe de jeunes, hommes et femmes qui descendaient du minibus faisant son arrêt juste en face. Il avait l'habitude de sortir de sa léthargie pour se livrer à des commérages, façon de faire parler les gens et la réaction ne se fit attendre.

Brahim, avec sa mine de vieux routier ayant émigré toute sa vie, était assis de l'autre côté. Il ne manqua pas de répliquer à Slimane car il s'était senti visé par le salut envoyé à tous sauf à lui. Les deux bonshommes qui ne se piffaient pas tellement, se livrèrent à un échange de calembours qui faillit mal tourner si ce n'était l'arrivée impromptue de Hemou, l'homme aux brebis.

Brahim qui tenait à renvoyer son salut à Slimane, lui dit en le regardant bien dans les yeux :

- Dis donc ! Toi qui fais semblant d'avoir une mauvaise vue malgré tes grosses lunettes, depuis que tu t'es fait opérer de la cataracte, je constate que tu vois très bien.

Malheureusement, tu ne vois jamais ta bosse, toujours celle des autres. A ton âge tu ferais mieux de te regarder de temps en temps, ou alors, demande aux autres de te dire se qu'ils pensent de toi !

- Toi l'émigré, occupe toi de ce qui te regarde ! Avec ta bedaine et tes devises tu te crois tout permis ? Pour moi, ton argent n'est qu'un tas d'ordures que tu as placé dans la battisse que tu vas laisser derrière toi. Tu vas bientôt crever et il n'y aura personne pour l'habiter, pas d'héritiers, tu partiras ni vu ni connu, comme si tu n'avais jamais existé ! Riposta Slimane.

- Holà Slimane ! Tu vas un peu fort, un peu de respect, veux-tu ?

- Ah bon ! Pour toi, m'accuser de regarder là où il ne faut pas, ça s'appelle comment ? Je respecte ceux qui me le rendent, pas des gens irrespectueux comme toi !

Pour calmer les protagonistes, ou plutôt pour en rajouter, H'mimi intervient :

- Vous deux ! Vous n'avez pas d'autres sujets de conversation ? Toi l'émigré, tu ne peux pas nous parler un peu de ta galère de l'autre côté ? Il paraît que tu as laissé là-bas une française et, d'après les dires, des enfants que tu as abandonnés, c'est vrai ou je me trompe ? Et toi le faux aveugle, pourquoi tu t'es abonné à cet endroit chaque après-midi ? Tu peux me le dire ?

Un échange de calembours fusa de part et d'autre dans un brouhaha qui faillit dégénérer, quand Hemou fut de retour après avoir quitté la djemaa pendant un moment.

- Salut à vous tous ! Vous n'avez pas vu passer un chevron suivi par un madrier ? Ca fait un bon moment que je le cherche !

Par chevron il voulait dire son fils, un gaillard comme son père. Le madrier c'était lui, et c'était sa façon de se donner de la valeur. En effet, lui et son fils sont de grande taille. Hemou est quelqu'un qui ne parle pas comme tout le monde. C'est son langage de paysan aigri qui parle à chaque fois dans une métaphore que lui seul

comprenait. Ayant cultivé l'art de la plaisanterie, chacune de ses paroles provoquait un fou rire et il le faisait exprès.

Une fois, il était venu chercher sa dame, invitée à une fête qui se passait dans un autre quartier. Mécontent de sa dame qui avait trop tardé, et en arrivant devant la djemaa, il se parla à soi-même comme à l'accoutumée :

- Hé oui ! C'est comme ça ! Fazia s'est parée de sa chemise décolletée, elle a mis son short, puis elle est allée jouer au ballon chez les Beni-Mamou. Je vais de ce pas, lui demander combien de buts elle a marqués si jamais je la retrouve.

Curieux personnage ce Hemou. Un vrai humoriste à la méthode du bled. Un propriétaire terrien l'avait engagé pour quelques travaux champêtres. Comme il faisait très chaud et que ce dernier allait fréquemment vers la source remplir sa gourde, l'embauteur lui fit remarquer qu'il allait un peu trop souvent puiser de l'eau. A cette

remarque, et sans hésiter un instant, Hemou laissa tomber sa pioche, prit son veston et lui dit :

- Le jour où tu trouveras un ouvrier « avalé », emmène-le ici, moi je m'arrête là, c'est terminé !

« avalé », se dit pour certaines cultures qui n'ont pas besoin d'être irriguées, tel l'oignon-avalé, c'est-à-dire sans eau.

Hemou est loin d'être « avalé », il boit beaucoup d'eau et mange autant qu'il travaille. Il disait que sa ration d'un déjeuner dans les champs, c'est une roue de galette, un jerrycan d'eau et un sac de figue sèches. Il lui arrive d'effectuer des travaux journaliers chez des gens pour faire plaisir à sa poche, disait-il. Il acceptait n'importe quelle besogne à condition de le laisser travailler tranquillement.

Du coup, il était mal tombé avec un grassouillet qui l'avait engagé pour fendre du bois en prévision de l'hiver. Le bonhomme s'était installé confortablement à l'ombre d'un frêne pendant que Hemou transpirait de

plus belles. Rien que la présence du grassouillet sur les lieux, suffisait à l'agacer. Hemou cherchait une excuse ou une combine pour abandonner le travail, mais comment faire, pensa-il. Puis, l'occasion se présenta d'elle-même quand le grassouillet, croyant lui jeter des fleurs pour les efforts qu'il fournissait à chaque coup de masse, le gratifia de cette boutade :

- Tiens, ça fend comme du melon !

Hemou qui n'attendait que ça, regarda bien le bonhomme dans les yeux puis lui dit :

- Ah oui ! Toi qui me regardes depuis tout à l'heure bouffer du melon tout seul, tu n'as pas envie d'y goûter un peu ? Je jure que je me suis rassasié de ton melon, et à partir de maintenant, tu vas te le finir tout seul, je te le laisse ton melon. Bon appétit !

Il jeta la masse par terre, prit son veston et s'en alla sans se retourner pour ne pas entendre les appels du grassouillet qui tentait de le ramener à la raison.

De retour des champs, j'ai croisé Hemou sur son chemin. Il remontait tranquillement la côte avec son troupeau de brebis : deux chèvres, leurs deux petits et un bouc. La discussion avec lui est toujours agréable, on ne sent pas la fatigue de la pente menant vers le village. Chemin faisant, il me parla de tout et de rien, de sa journée passée dans les champs, de la fatigue qu'il a eu en défonçant un lopin de terre, etc. Puis, regardant vers son bouc, il me dit :

- Tu te rends compte un peu, les jeunes d'aujourd'hui, ils ne savent même pas distinguer une chèvre d'un bouc. Oui, la dernière fois, mon fils est venu avec sa dame pour passer quelques jours chez moi, et bien je te jure que ma citadine de belle fille n'avait jamais vu de près un bouc jusqu'à ce qu'elle arrive ici. C'est incroyable tout de même, mon ami, je n'irai pas jusqu'à lui demander d'aller traire la chèvre, sait-on jamais ! Ne sachant pas faire la différence, elle pourrait se tromper et essayer de traire le bouc mais là, garantie pas de lait même si la quantité y est.

Aux abords du village, il y avait Slimane qui allait comme chaque après midi, rejoindre la djemaa et son endroit préféré pour passer le temps. A cet instant, le bouc passa une barrière pour disparaître en bas d'un talus, et Hemou le suivit pour le ramener au bout d'un petit moment. Entre temps, son troupeau broutait de l'herbe par ci et par là. De retour avec son bouc, il jeta un coup d'œil sur son troupeau et vit Slimane qui comptait ses pas. Hemou me surprit en me demandant :

- Tu n'as pas vu l'autre bouc ?

Etonné, je répondis :

- Mais quel bouc ? Depuis qu'on s'est croisé il n'y en avait qu'un seul, et c'est celui que tu viens de ramener.

- Je te dis qu'il y en a deux ? Si tu ne vois pas le deuxième c'est que tu vois mal malgré tes lunettes. Moi, je vois bien deux boucs devant moi ! Me dit-il.

- Et de quelle couleur est l'autre bouc, à part le blanc que nous avons sous nos yeux ? Hemou, tu commences

à voir double, lui dis-je en faisant semblant de ne pas saisir ce qu'il voulait dire.

- L'autre, Là-bas, tu ne le vois pas devant mon troupeau avec sa canne et ses lunettes ?

Il faisait allusion à Slimane qui avait une ouïe si fine qu'il pouvait entendre sur une bonne distance. Ce dernier se retourna, leva sa canne puis répliqua :

- Il n'y a pas d'autre bouc que toi ! La preuve, tu t'es senti tellement seul qu'il te fallait un frère pour te tenir compagnie et tu l'as trouvé en ton bouc. Comme si ta puanteur ne te suffisait pas, espèce de sale vieux bouc, vas...

Sur cet échange trop piquant entre les deux bonshommes, je dis au revoir à Hamou et m'en séparait. Je ne tenais pas à en entendre plus, car dans ce genre de plaisanteries, pour le moins acides, le vinaigre peut facilement monter et déborder.

Dans mon village, un regard projeté au hasard vers un endroit quelconque, une personne ou autre chose,

peuvent faire l'objet d'un roman pour qui sait écrire. Comme je n'ai pas ce don d'écrire, je me contente de faire de la narration en français tout en pensant dans ma langue maternelle. Les phrases se déforment et prennent une autre tournure, ce qui m'oblige à des efforts pour me corriger.

Aussi, c'est avec beaucoup de difficultés que je m'exerce à écrire sans savoir si je vais être compris ou pas. Tant pis et qu'à cela ne tienne, l'important pour moi est d'oser la parole à défaut d'écriture. Pourquoi ne pas faire comme Mabrouk et lâcher mon mot ? Et si je le faisais, je ne pense pas être capable de me tirer d'affaire en cas de dérapage. Donc, ce que j'ai à dire n'a rien à voir avec les brebis de Hamou, c'est une histoire qui remonte aux années cinquante avec son lot de faits insolites :

- Qui ne se souvient pas de cette nuit de décembre de l'année 52 où la neige était au rendez-vous. Pendant toute la semaine, il n'y avait pas eu le moindre nuage. Le ciel était d'un bleu azur et le soleil réchauffait de

quelques degrés la température glaciale des courtes journées d'hiver. Les longues nuits se ressemblaient toutes, seuls les contes dont on ne se lassait jamais, les rendaient moins ennuyeuses. On écoutait nos mères et nos grands-mères nous bercer avec de belles histoires, pas comme celle d'Ali le malchanceux.

Je me souviens d'une nuit où nous fêtions Yennayer, notre jour de l'an correspondant au 12 Janvier. A l'intérieur de notre maisonnette, les grosses bûches de bois de chêne, laissaient tomber leurs braises dans le foyer. La flamme que dégageaient les bûches, rajoutait un peu de clarté à la pièce que la lampe à pétrole éclairait à peine.

Ma mère avait préparé un couscous accompagné d'un coq, comme le voulait la tradition. Mon père, émigré pour un an ou deux, était absent, mais la coutume voulait qu'au moment du dîner de Yennayer, nous l'appelions pour partager avec nous ce moment tant attendu.

Autour du plat en bois nous étions assis sur une nappe en alfa. Chacun de nous avait en face de lui une cuillère et un morceau de coq. La meilleure part était réservée au papa se trouvant à deux-mille kilomètres de là.

- Viens te joindre à nous papa, crions-nous en chœur.

Dans son imaginaire, mon frère cadet entendit l'écho de notre père qui lui fit savoir qu'il arriverait à l'aube. Comme chaque soir après le repas, notre maman qui connaissait par chœur les contes kabyles anciens, entama une histoire pour nous distraire avant de dormir. Après quelques contes de fées, elle jeta un coup d'œil à travers la porte à deux battants et vit une épaisseur de neige.

On l'entendait dire des louanges à la vue de ce fait insolite : une neige qui arrivait par surprise alors que personne ne s'y attendait. En effet, en début de nuit, le ciel était plein d'étoile et nous, petits gamins, étions dehors à nous amuser comme chaque soir avant de rejoindre nos maisons. En quelques heures, dans le

silence le plus total, la neige avait atteint des proportions inhabituelles. Notre maman revint vers nous pour repartir sur un autre conte, sûrement inspiré par la neige :

- Mes enfants, Vous voulez que je vous raconte l'histoire de l'ogre ? Nous dit-elle.

- Oh oui, Maman ! On veut bien, avions-nous répondu.

Elle commença par « machahou », un nom qui puise ses racines dans les profondeurs du terroir.

- Il était une fois un couple de paysans très pauvres qui n'avaient plus de bois pour se chauffer par un froid d'hiver. L'épouse du paysan proposa à son mari de fendre la porte. Pour mieux convaincre son époux, elle s'adressa à lui en jouant sur la rime.

- Ô mon mari

- Coupe la porte aujourd'hui

- Nous allons veiller

- Et si Dieu le veut

- Nous achèterons une paire de bœufs

- Pour pâturer dans une prairie.

L'époux adhéra à l'idée de sa femme. Il fendit la porte, puis alluma le feu pendant que son épouse finissait de préparer le maigre repas du soir.

Quelques instants après, un ogre fit irruption dans la chaumière avec un balluchon sur son dos. La bonne femme l'accueillit en toute hospitalité, elle lui proposa de se chauffer et l'invita à partager leur maigre dîner. Comme il avait faim, il ingurgita tout le repas et avant de ressortir, il laissa son balluchon là où il l'avait entreposé. Croyant qu'il avait oublié son ballot, la femme l'interpella pour le reprendre. L'ogre répondit qu'il était venu pour les dévorer tous, mais, comme il fut reçu en hôte, il avait fait exprès de leur laisser son balluchon en guise de récompense.

- Prenez-le ! Je vous en fais cadeau, vous l'avez bien mérité, leur dit-il.

Le balluchon était rempli de pièces d'or, une fortune que les deux paysans utiliseront à bon escient.

Après ce conte, ma mère éteignit la lampe à pétrole et nous demanda de dormir. Je ne sais pas pourquoi cette nuit j'étais le premier à me réveiller. Dès que j'ouvris les yeux, une clarté se dégagea à travers les joints de notre porte. Il faisait jour ! Je réveillais ma mère pour vaquer, comme d'habitude, aux travaux domestiques. Nous avions une vache, son petit et une brebis qu'il fallait nourrir. Nos bêtes étaient dans la même maison où nous dormions et, comme chaque matin, nous leur donnions du foin et les faisons boire.

Ma mère se leva, alla vers la porte à deux battants et, à peine eut-elle tiré un battant que la neige s'engouffra à l'intérieur. Impossible de refermer la porte, la neige poussait dessus comme une petite avalanche, son épaisseur dépassait le montant supérieur de la porte et obstruait la vue au dehors. En glissant à l'intérieur, la poudreuse permit de dégager un petit espace d'où ma mère jeta un coup d'œil vers le ciel.

Le spectacle qui se présenta devant ses yeux la stupéfia. Nous étions ensevelis sous un imposant manteau de neige et, de plus, elle continuait à tomber. Regardant à travers le petit espace, ma mère vit un éclairage au niveau du poteau électrique ! Croyant à un miracle, elle récita des prières. Je me suis levé pour voir, mais elle me repoussa brusquement en me disant de me rendormir. Comme si je ne devais pas voir l'inexplicable phénomène, elle m'ordonna de me remettre au lit. Peut-être qu'elle avait peur pour moi tout simplement.

En effet, il faisait encore nuit et la lueur était telle que l'obscurité se transforma en jour et du poteau se dégageait une lueur. Incroyable ! Les poteaux électriques étaient montés mais les fils n'étaient pas encore posés. Celui que nous avons devant notre petite cour scintillait de quelques éclats lumineux. Ce n'est que bien plus tard que nous comprendrons que c'était le givre, auquel s'ajoutaient les conditions atmosphériques, qui donnait cette impression d'éclairage.

Après ça, elle plaça dans le foyer les quelques bûches de bois que nous avions à l'intérieur de la maison puis attisa le feu. La fumée aidait à diminuer, quelque peu, le poids de la neige qui était un réel danger pour notre toit. Nous restâmes sous les semblants de couvertures jusqu'au matin quand nous entendîmes arriver des volontaires du quartier. Ils allaient de maison en maison pour dégager un accès qui permettrait aux gens de sortir. Malgré la pauvreté et la dureté de l'époque, il y avait une solidarité sans mesure. Les gens partageaient tout et sans limites.

Des bénévoles faisaient des tournées et proposaient leurs services à ceux qui manquaient de quelque chose, tel le bois de chauffage, le fourrage pour les animaux ou même les denrées alimentaires. Avec cet esprit d'entraide et de fraternité, les rêves étaient permis, ils donnaient de l'espoir et aidaient les gens à surmonter les épreuves difficiles.

Nos aïeux étaient des personnes façonnées pour surmonter toutes les épreuves. Rompus aux difficiles

conditions de vie, ils avaient cette notion de se tirer d'affaire. Aucune comparaison avec l'époque actuelle où tout est hors normes avec les excès en tous genres, sauf en ce qui concerne la connaissance et le savoir. Avant, même les mots étaient pesés et avaient un sens, pas comme maintenant où la discussion tourne autour des brebis de Hemou, des olives de Omar, des lunettes de Slimane et j'en passe...

Assis à l'autre bout de la djemaa depuis un moment, Ali et Kader écoutaient mon récit sans souffler le moindre mot. Les deux amis étaient devenus inséparables depuis qu'ils avaient embrassé la religion. Ali était un buveur insatiable avant de rencontrer son futur ami Kader qui le convertit sans aucune peine.

En fin psychologue, Kader savait utiliser les mots pour remettre les dissidents dans le droit chemin. Lui aussi était comme son ami Ali, que tout le village surnommait le malchanceux, avant de rencontrer Kader le bienheureux. Pour ce dernier, le sujet de discussion était une occasion pour rappeler les mésaventures de son ami

et par la même, faire son prêche habituel. Donc, s'adressant à moi, il me coupa la parole et me dit :

- Il faut oublier ce qui s'est passé avant-hier avec les contes de jadis, il n'y a vraiment pas de quoi faire rêver. De même qu'il faut chasser de notre mémoire la triste décennie d'hier et son lot d'horreurs. Ressaisis-toi et retrouve le présent qui n'est pas si mal que ça, tu ne trouves pas ?

- Mon ami Ali ici présent, doit se rappeler cette matinée de printemps d'Avril. Eh bien c'était comme aujourd'hui exactement. Il était assis à cet endroit même quand il décida de faire une virée dans les champs. Ce jour là, il faisait un peu plus chaud que d'habitude et le soleil qui pointait au dessus de sa tête le fit changer de place pour s'installer dans un coin d'ombre. Après un moment, il leva les yeux et constata que la journée était trop belle pour ne pas la rater. Donc, il se sépara des quelques personnes présentes à la djemaa pour rentrer chez lui et préparer sa sortie champêtre.

Dans sa tête, tous les calculs étaient faits pour bien se détendre et oublier les soucis quotidiens. Sur son passage, devant la boulangerie, il acheta une baguette de pain puis continua son chemin jusqu'à un magasin d'alimentation.

- Bonjour Mabrouk, lança-t-il au gérant du magasin.

- Azul Da Ali, belle journée aujourd'hui, répondit le gérant.

- Justement, comme je n'ai pas envie d'écouter les commérages de l'émigré qui vient de passer, je vais prendre la clé des champs et partir cueillir quelques asperges.

- Très bonne idée. Qu'est ce que je te sers ?

- Pas grand-chose, celle qui me colle aux trousses n'est pas venue cette fois-ci. Elle est restée faire la nurse chez son fils. Donne moi deux boites de thon, une boite de camembert, celui que j'ai l'habitude d'acheter, et quelques fruits, c'est tout.

Le gérant prit soin de bien servir Ali qui réfléchit s'il n'avait rien oublié. Pourquoi pas une bonne salade d'accompagnement ? Pensa t-il.

- Mabrouk, encore deux tomates et un oignon. Ah, j'allais oublier l'essentiel : deux ou trois piments, du piment fort, sans ce condiment c'est comme si je n'ai rien acheté. Laisse-moi ça de coté, le temps d'aller chercher un steak.

Juste à côté, chez le boucher, Ali se fit servir, non pas un steak mais deux. De retour, Mabrouk lui suggéra une bouteille de jus. Ali répondit qu'il allait prendre de l'eau et, dans ce cas, il la puiserait du robinet, parce que meilleure que toutes les eaux conditionnées. Depuis les temps anciens, le village a toujours été alimenté à partir d'une source au pied de la montagne.

A la maison, il se changea, mit sa tenue de combat, pas pour faire la guerre mais pour être plus à l'aise. Ali n'oublie jamais son bâton de pèlerin depuis qu'un chien sauvage l'avait agressé dans son champ. Heureusement

qu'il avait à sa portée un olivier sur lequel il monta vite pour échapper à l'intrus qui sortait de la forêt.

Il lui restait une question à régler, allait-il préparer sa salade et faire cuire le steak au champ, ou bien tout préparer à la maison et emporter son repas avec lui ? Finalement il opta pour la deuxième solution, c'était plus propre et plus pratique. De toutes les façons, il avait tout un nécessaire pour les repas champêtres. Au moment de la cueillette des olives il faisait manger plusieurs personnes chaque jour.

Ali allait remplir une bouteille d'eau quand il se rappela qu'il avait une autre bouteille d'une boisson un peu spéciale. Un cadeau que son ami, de retour de l'étranger, lui avait offert depuis plus d'une année. Ali habite à Alger avec sa famille mais il est fréquemment au village pour se ressourcer. Ce jour là était une occasion pour boire un coup sans être harcelé par son épouse qui n'aimait pas ça.

A chacun de ses déplacements, sa dame était à ses côtés, ne laissant à Ali l'occasion de retrouver sa pleine liberté que très rarement. C'est bien d'être libre, n'avoir de compte à rendre à personne, pensa t-il. Il ne savait pas qu'il allait payer cette liberté au prix d'un vrai cauchemar. Le voici donc prêt à démarrer la voiture et descendre jusqu'à son champ.

Arrivé sur place, il gara sa voiture, prit son couffin sans oublier son bâton, puis jeta un coup d'œil sur la montagne dont les cimes étaient encore recouvertes de neige. La vue qui donnait sur quelques villages au ras de la montagne, était féérique. La verdure parsemée de fleurs sauvages, le gazouillis d'oiseaux ainsi que le calme qui y régnaient faisaient rêver Ali.

Avant même de déposer son couffin entre les branches d'un olivier séculaire, il était déjà euphorique. En attendant l'heure du déjeuner, il prit un sac et s'en alla cueillir des asperges sauvages ainsi que quelques morilles. Il y avait là de quoi remplir un sac, si l'on

rajoutait les poireaux sauvages et autres plantes comestibles servant de salade.

De retour après une fructueuse récolte, Ali prend son couteau suisse équipé d'un tire-bouchon, plonge sa main dans le panier et sort la bouteille. Avant de retirer le bouchon, il prit soin de bien lire l'étiquette qui portait une marque d'un cru de renommée. Tiens ! Se dit-il, ça faisait longtemps que ce petit plaisir lui était presque interdit. A cause de la bigoterie ambiante, il dût se résigner à faire comme tout le monde.

Il s'assit sur l'herbe à l'ombre de l'olivier sur lequel il projetait, depuis longtemps, de monter une sorte de hutte, rien que pour le plaisir de s'y installer un jour et de siroter une bouteille tout en rêvant. Dommage que cette hutte fut remise, de mois en mois, aux calendes grecques.

En retirant le bouchon, une odeur aromatique lui titilla les narines et, instantanément, il se revit dans un pique-nique inoubliable. C'était pendant la période faste des

années soixante dix, à quelques encablures de son champ où il y avait un vieux bordj ayant appartenu à une grande famille du village. Cet endroit, autrefois célèbre par son histoire, avait vécu et connu des moments agréables chargés de souvenirs mémorables. La rivière qui le longeait offrait les meilleures baignades et Ali prenait un plaisir à taquiner les belles carpes et autres anguilles.

Ce jour là, il fut invité par un groupe de copains qui avaient l'habitude d'organiser des méchouis le temps d'un week-end. C'était au mois de juin, en pleine saison des cerises, que ses amis organisèrent un méchoui. Voulant se faire plaisir et épater quelques unes de leurs connaissances exerçant au titre de la coopération, ils firent le maximum pour flatter leurs convives qui devaient arriver d'Alger, tandis que d'autres se trouvaient sur place.

Ils étaient environ une vingtaine de personnes pour deux moutons. En fins connaisseurs, les organisateurs ne laissèrent rien au hasard. Les préparatifs avaient

commencé la veille dans cet endroit privé surplombant la rivière. Le banquet était fait de branchages taillés et cloués, le tout recouvert de feuilles de fougères qui envahissaient les alentours. Il y en avait tellement que ses copains se permirent le luxe d'en disposer d'énormes quantités sur l'herbe. Ce genre de matelas était fait pour ceux qui prolongeraient le pique-nique jusqu'au lendemain.

Le temps de préparer les moutons et de les embrocher, le bois qui avait été choisi spécialement fut réduit en braises. Ali avait la mission de ramener cinq kilos de beurre, trois pinceaux ainsi que trois manches à balai pour le badigeonnage. Mais, pour faire un geste, il acheta une grande quantité de fruits variés sur son passage. Les boissons avaient été mises au frais dans l'un des bassins d'où jaillissait une eau tellement pure à ne plus couper la soif, plus on en boit, plus on a envie d'en boire encore.

Au fur et à mesure que les invités arrivaient, l'ambiance ressemblait à une fête, avec de la musique et autres

accessoires. L'organisation était impeccable, car préparée par des chevronnés des repas champêtres. Pendant que les uns s'activaient à faire rôtir les méchouis, d'autres préparaient les brochettes ou la salade algérienne autour d'un apéritif. Un festin auquel le cadre rajoutait un plus, grâce à une nature sortie de contes de fées.

Au courant de l'après midi, les vapeurs éthyliques commencèrent à monter et les quelques éméchés firent un petit somme tandis que d'autres allèrent cueillir des cerises ou faire un plongeon dans la rivière. Parmi le groupe, il y avait même ceux qui s'amuserent à tirer une cible avec des fusils de chasse, mais ceux-là n'étaient pas amateurs de Bacchus.

Un ancien émigré, qui habitait dans son champ au bord de la rivière et qui vivait du fruit de son braconnage, s'arrangeait à chaque fois pour signaler sa présence avec discrétion. Cet émigré, vivant en reclus, piégeait les sangliers qu'il vendait aux coopérants travaillant dans les environs. Comme d'habitude, à chaque méchoui, en fin

d'après midi, les camarades avaient l'habitude de l'appeler avec courtoisie afin de prendre les restes pour ses trois chiens et, par la même occasion, lui offrir quelques bouteilles.

Quelques instants après, il fut de retour avec une énorme cuisse de sanglier sur son épaule :

- J'ai pensé que ce modeste présent, ferait plaisir à vos amis, avait-il dit et, en effet, les coopérants furent ravis de repartir avec un cadeau de taille.

Quant à Ali, il ne fallait pas qu'il tarde car sa petite famille l'attendait. Avant de remonter, il prit soin de remplir un couffin de fruits divers, pensant faire plaisir à sa dame en les donnant à sa chèvre qu'elle éleva pour le plaisir. Prise de colère, Madame cria que sa chèvre n'aimait pas les restes des ivrognes, puis jeta tout le panier à travers une fenêtre donnant sur leur terrain. Normal qu'elle eut cette réaction car Ali n'avait pas pour habitude de la mettre à l'écart de ses sorties.

Seul parmi les oiseaux au milieu de son champ, Ali se versa un demi-verre du nectar qu'il dégusta avec art. Puis il descendit son couffin, sortit une nappe et commença à disposer son repas. Ô combien il aurait aimé partager ce moment avec une compagnie, façon de se dire : à ta santé ou tchin-tchin, comme jadis au temps de l'abondance. Autant se dit-il, la nature était si agréable qu'elle suffisait à lui tenir compagnie.

Au fur et à mesure qu'il sirotait sa bouteille, des idées lui traversèrent la tête. Serait-il éméché au point d'avoir des visions, parfois agréables, parfois méchante au point de regretter de s'être marié ? Son épouse n'était pas son égal, il aurait mieux fait de rester célibataire, mais la liberté se paie chère. Et puis, trop tard pour faire marche arrière, sa vie n'était pas si mal que ça. Avec ses enfants et ses petits enfants, que voulait-il de plus ? Il ne faut pas exagérer. Il se ressaisit, mais le pinard était trop fort, il avait pris une dose supplémentaire qui déborda dans son cerveau.

Une bonne sieste, dans ces conditions, s'imposa d'elle-même. Soudain, un air d'une douce chanson siffla dans ses oreilles et il entendit la berceuse que lui chantait sa mère. Ali se vit descendre du Djurdjura avec un parapente, planant au dessus de son village. L'altitude pouvait lui permettre de survoler toute sa région et même au-delà. C'était une occasion à ne pas rater pour virevolter, tel un papillon qui vint se poser sur une fleur juste devant lui. Il commença par faire un tour du côté est de la montagne, puis décida de planer jusqu'au complexe touristique. Il survola toutes les stations de ski qui se transformèrent en cette saison d'été, en des lieux de détente pour les nombreux touristes.

Avant d'atteindre le complexe, Ali dut faire demi-tour en dessinant dans le ciel un demi-cercle. Il n'avait pas le droit de survoler la zone touristique située au ras de la montagne à cause de l'héliport. Les moyens de transport étaient à la mesure de la grandeur de ce complexe où, pour faire face au mouvement des randonneurs qui

envahissaient le terrain, des hélicoptères furent intégrés au trafic routier et ferroviaire.

Les gens arrivaient de partout pour découvrir ce joyau où rien ne manquait. A chaque dépression, Ali apercevait des petits lacs artificiels où les oiseaux aquatiques y trouvaient leur bonheur. Aux abords, les auberges, les cafés, les brasseries et autres restaurants grouillaient de monde en ce dimanche de pâques. Il y avait même des petits ponts aménagés pour permettre les déplacements d'une rive à l'autre. Les téléphériques et les cabines aériennes faisaient le va-et-vient entre les sommets d'où partaient d'autres cabines reliant les villages environnants.

Ce qu'Ali ne pouvait pas voir, c'était les tunnels ferroviaires qui traversaient les entrailles de la montagne. En un clin d'œil on pouvait atteindre la capitale par les trains à grande vitesse. Du haut du ciel, Ali se délecta de ce paysage magique et, juste au moment où il allait entreprendre la descente vers son champ, il vit un parc zoologique. C'était nouveau ! Il

venait d'ouvrir ses portes pour la joie des enfants et il ne le savait pas. Pas trop loin de là, il y avait un immense parc d'attraction qu'Ali connaissait déjà pour y avoir accompagné ses enfants. Il décida de prolonger un petit peu sa voltige et voir de plus près le parc, mais il se faisait tard. Il bifurqua donc de quelques degrés et se retrouva au dessus de son champ.

Il se posa en douceur, plia son parapente et ramassa ses affaires qu'il mit dans sa voiture, puis démarra pour rentrer à la maison. Ce soir là, il ne dîna pas car il n'y avait plus de place pour un autre repas. Il venait de se rassasier d'un déjeuner un peu spécial et surtout bien arrosé. Il ne tarda pas à se mettre au lit et passa une bonne nuit. Il dormit comme un loir jusqu'au matin, réveillé par sa musique préférée. C'était un lundi et il fallait qu'il soit en forme pour attaquer la semaine de travail.

Dans son appartement du vingt-huitième étage en plein cœur de la capitale, Ali avait tout un confort. Après avoir

fait sa toilette, il ouvrit sa garde-robe, choisit le costume du jour qu'il enfila comme d'habitude, puis pensa un instant s'il n'avait rien oublié avant de quitter son appartement. En quelques secondes, il était dans le hall de l'immeuble, conduit par un ascenseur ultra moderne. Ali avait cette manie de prendre son petit déjeuner dans une brasserie située au rez-de-chaussée de son immeuble.

- Bonjour monsieur Ali. Alors, en forme pour attaquer la semaine ? Lui dit la serveuse qu'il connaissait bien.

- Je vous sers comme d'habitude ? Rajouta la dame.

- Oui bien sûr, je n'ai pas changé, toujours le même, répondit Ali.

Après cela, il quitta la brasserie et descendit vers le métro par l'escalier mécanique. Comme chaque jour, il devait emprunter une ligne jusqu'à une station et, de là, prendre une correspondance qui devait le déposer non loin de son lieu de travail. C'était la même routine de

lundi à vendredi soir. Il fallait bien faire vivre sa petite famille, mais surtout vivre soi-même.

Très vite, la semaine de labeur sera oubliée dès l'après midi de Samedi. Comme toujours, la matinée de Samedi se passait à la maison, car sa dame devait s'occuper du grand ménage. Après le déjeuner, le couple descendit par l'ascenseur jusqu'au sous-sol où chacun avait son parking. Le temps de chauffer le moteur, Ali et sa dame, bien installés dans leur nouvelle voiture, quittaient le garage par le portillon automatique et les voilà partis en direction de la côte est de la capitale.

Ce Samedi après-midi, ils avaient décidé de s'offrir le plaisir d'une ballade dans une station balnéaire où rien ne manquait. Ali voulait épater sa dame en lui offrant une décontraction pour effacer la fatigue du ménage, mais surtout, lui faire la surprise en l'invitant à un dîner sur un bateau restaurant. Le couple était heureux, aucun souci ne venait déranger leur quiétude. La vie était belle dans cet endroit réputé pour ses installations spécialement conçues pour attirer la clientèle. Après le

dîner où ils se régalerent de fruits de mer, Ali fit une autre surprise à sa dame en l'invitant à finir la soirée dans une discothèque.

De retour à la maison, presque à l'aube, ils s'offrirent un bon sommeil suivi d'une grasse matinée de dimanche. Au matin, ce n'était plus sa musique préférée qui retentit dans ses oreilles mais le hullement d'un hibou qui le réveilla. Non ! Il rêvait tout simplement, ou plutôt le rêve se transforma en cauchemar. Ali, qui n'avait pas l'habitude de faire ce genre de rêve, crut que c'était dû à une indigestion.

L'insupportable cauchemar persista et ne le quitta pas. C'était l'épouvante des années cinquante que lui contait sa grand-mère qu'il vivait presque réellement. Le revenant était de retour ! Là devant lui ! Arrivant avec le cadavre « Artartou » sur son épaule. Le vampire avait un visage tellement pâle qu'il tournait dans une espèce de couleur ressemblant à de la farine beige. De ses yeux d'un rouge vif, se dégageaient des rayons bleuâtres et de ses crocs, dégoulinait du sang.

Pour faire peur aux plus petits, les aînés racontaient des histoires lugubres à donner des frissons aux plus courageux. Le hasard a voulu que parmi ces contes les plus horribles, les mésaventures d'Ali le malchanceux deviennent une réalité. Quand on lui racontait ce conte, le petit Ali se retournait pour voir si le vampire n'était pas derrière lui. Dans son cauchemar, il revit ce temps d'orage où se mêlèrent la grêle, la pluie, le vent et le brouillard quand le vampire s'introduisit dans la maisonnette au moment où des gouttes de sang tombaient des tuiles arrondies.

Le vampire avait sur son épaule un cadavre humain à qui il tordait le coup pour le faire crisser : Artartou ! Cria-t-il en cherchant Ali le malchanceux pour lui faire goûter un morceau de la jambe du mort.

- Ca fait longtemps que je te cherche Ali ! Te voilà enfin, lève-toi malheureux, debout ! Ici, dans ce bled maudit, le rêve est interdit ! Il n'y a que le cauchemar que tu es entrain de vivre qui est autorisé et encore. Qui donc t'a permis de rêver ? A R T A R T O U...

Sur ce, Ali le malchanceux qui n'avait pas bougé de dessous son olivier, sa bouteille vide à côté de lui, ouvrit les yeux après ce cauchemar et se rendit compte qu'il avait trop bu et que la nuit commençait à tomber. Son regard pointé vers les branches de l'olivier, il essaya de sortir de sa torpeur en voulant se relever, mais à peine eut-il bougé la tête qu'une godasse puante lui écrasa la poitrine et le remit dans sa position couchée.

- Espèce de traître... Espèce de mécréant... Sale chien !
C'est comme ça que tu fais ?

Il avait en face de lui deux énergumènes avec leurs barbes hirsutes et leurs tenues de sanguinaires, sortis tout droit de la forêt. Pendant que l'un des deux l'écrasait de son pied, l'autre sortit son poignard à la manière de Hocine-el-boucher. Mince alors, se dit-il en se réveillant pour de vrai. Il se rendit compte qu'il avait commis la bêtise de boire le verre de trop qui lui fit regretter l'eau si pure de « Oulsous ».

Le rêve du départ était si beau et le cauchemar d'après était si horrible qu'il regretta de s'être rappelé cette maudite bouteille de vin. Sans ce sale jus, il aurait terminé son rêve en beauté. Tout cela était manigancé par le diable, ce satané « blis » qu'il insulta en balançant la bouteille vide. Sur le champ, il décida de ne plus boire et fit la promesse de changer complètement pour rejoindre ceux qui font la prière.

Il plia bagage, remonta la petite côte et rentra chez lui comme un bienheureux. Il venait de prendre conscience qu'il lui manquait quelque chose pour être un modèle de société. Le cauchemar lui servit de déclic pour aller dans le droit chemin. Dès le lendemain il rentra sur Alger pour retrouver sa famille et leur faire l'agréable surprise en leur annonçant que, désormais, il irait à la mosquée. Toute sa famille pensa qu'il plaisantait, marginal qu'il était depuis toujours ça paraissait invraisemblable. Ali n'avait aucun défaut à part celui de ne pas faire la prière comme les siens.

Il s'était souvent questionné sur sa position vis-à-vis du culte. Pourquoi était-il si différent des autres ? Il ne trouva aucune réponse, tout était confus dans sa tête. Un jour de vendredi, juste avant l'heure de la prière, il était devant sa porte observant les gens se rendant à la mosquée. Il y avait des vieux, des jeunes, des plus jeunes ainsi que tout son voisinage, sans oublier ses propres enfants, qui défilèrent devant son nez. L'air hébété, il était là comme un diable, seul avec son allure de mécréant, bien qu'au fond de lui-même il enviait tous ces gens portant barbe et gandoura.

A force de réfléchir à la question, il en tira trois hypothèses : pour être marginal à ce point, il aurait fallu qu'il soit un attardé mental, ou bien il ne s'aime pas au point de refuser le paradis, ou alors Dieu ne l'aime pas. Des trois questions, il ôta la déficience mentale, car se sachant avec un quotient intellectuel normal. Il exclut la seconde, puisqu'il est loin de ne pas s'aimer soi-même et qu'à la limite, il a des penchants égoïstes. Reste donc la dernière hypothèse : Dieu ne l'aime pas ? Dans ce cas,

personne ne peut aller contre sa destinée. Il dut se résigner à son sort et attendre ce qui lui sera réservé par la volonté divine.

- Ali s'était trompé ! Dieu aime sa créature, aide toi et Dieu t'aidera, il suffit d'un tout petit peu de volonté et, par sa grâce, mon ami qui était le malchanceux est aujourd'hui le bienheureux, vous voyez comme il rayonne ?

Les insinuations de Kader ne pouvaient tromper personne. Il s'adressait à quelques récalcitrants indisciplinés. Pour lui rappeler son passé immédiat, il me fallait trouver un sujet.

- Kader, lui dis-je. Si tu permets, j'ai quelques réserves à émettre au sujet de ton récit concernant la mésaventure d'Ali. Si j'ai bien compris, la mésaventure d'Ali le malchanceux s'est transformée en une belle aventure d'Ali le bienheureux. Personnellement je ne rêve jamais pour risquer une mésaventure ou même une belle aventure comme ton ami. Tu disais qu'il faut oublier le

passé et se contenter du présent qui s'offre à nous. Non ! Il ne peut y avoir de présent sans passer par le passé, et c'est toujours le présent qui dessinera l'avenir. Et demain, de quoi sera-t-il fait ?

Avant, il y avait aussi un certain respect et une certaine retenue entre les personnes. Même si les gens avaient faim, c'était au ventre qu'ils ressentait cela, pas dans la tête comme c'est le cas de nos jours. Le côté matériel a envahi les cerveaux, toujours d'avantage de possessions ne laissant aucune place au côté moral. Nos valeurs se sont volatilisées depuis tant d'événements qui nous ont secoués, on ne se retrouve plus, on se recherche toujours.

Pour une seule génération, mon village a subi des mutations en trois phases. Celle d'avant-hier avec sa pauvreté mais dans la dignité, celle d'hier avec sa guerre et ses non-dits qui n'ont pas fini de nous harceler, et celle aujourd'hui avec ses commérages, ses médisances et tout l'embrouillement aussi trouble que complexe. La

question est : demain sera-t-il aussi nébuleux qu'aujourd'hui ou bien pire ?

De ces trois périodes, la plus terrible fut cette décennie d'horreurs ressemblant étrangement au cauchemar d'Ali. Cette histoire pourrait être un conte, mais malheureusement c'était un vécu réel épouvantable, exactement comme Artartou sorti des ténèbres pour semer la terreur. Cette chronique n'est ni une fable ni une légende, c'est une triste réalité très éloignée des contes de naguère.

Si nos mères et nos grands-mères nous berçaient avec des contes de fées, elles agitaient aussi nos nuits avec des histoires effrayantes. Comme dans « Machahou », mais en vrai, le récit qui va suivre avait pris naissance un jour comme les autres où chacun vaquait à ses occupations quotidiennes. Nous, les écoliers, comme chaque matin, on commençait la classe par une leçon de morale.

Ce jour là, nous avons profité de l'absence de notre instituteur pour faire un chahut terrible. A son retour, nous étions presque tous hors de nos tables. Pour nous punir, il nous ordonna de recopier mille fois, en dehors des heures de cours bien sûr, « Je dois respecter mon maître comme je respecte mes parents ». Je me souviens avoir veillé le plus longtemps possible, mon carnet de brouillon sur mes genoux, à recopier la sentence sans compter car je savais que j'étais loin du nombre.

Le lendemain, notre instituteur nous demanda si nous avions recopié ce qu'il nous avait demandé. Personne n'avait osé répondre mais lui savait d'avance le résultat. Il nous conseilla de ne plus recommencer à faire des bêtises et qu'il nous pardonnait pour cette fois, mais que la prochaine sera plus dure et vraie.

Ma scolarité n'aura duré que quatre ans, à cause d'une année perdue par manque d'instituteur et des événements naissants de 1954. A cette époque, la rentrée scolaire se faisait à l'âge de sept ans pour les

garçons et il n'y avait pas de classe pour filles. Une fois l'école terminée, il ne me restait plus qu'à m'occuper de nos bêtes et aider aux travaux champêtres.

De ma vie de jeune berger dans un environnement hostile et agressif, je n'ai appris que ce que la nature m'a enseigné. Quand j'ai quitté mon village pour d'autres horizons, il me fallait apprendre à parler le dialecte algérien, car jusque là je ne m'exprimais que dans ma langue maternelle. Ensuite, j'ai commencé à faire mes premiers pas dans un monde qui m'était étranger. Les petits emplois que j'ai exercés çà et là m'ont permis d'acquérir les rudiments du français. Cet apprentissage a éveillé en moi une soif d'apprendre et ce n'est qu'à l'âge de 67 ans que j'ai écrit mon premier roman.

A l'âge de sept ans, quand mon père m'accompagna pour la première fois à l'école, je ne savais même pas où j'allais et pourquoi. Ce jour, à part qu'on m'avait réveillé plus tôt que d'habitude, le reste était plutôt agréable. On m'a fait une bonne toilette, on m'a paré de quelques habits neufs et j'étais prêt à aller faire la ballade avec

mon père. Dans mon imaginaire, c'était comme un jour de fête et j'étais pressé de sortir. Très content de regarder mon pantalon tout neuf, ma blouse et mes chaussures, je ne disais rien.

- Aujourd'hui tu vas aller à l'école, tu vas apprendre plein de choses, tu verras comme c'est bien, m'avait dit mon père.

Je n'ai pas bronché, c'était du chinois pour moi, tout ce que je savais c'était que ce matin là était différent des autres. Alors, j'avais hâte de découvrir ce dont mon père parlait. Nous voilà en route pour l'école située à moins d'un kilomètre de la maison.

La petite école de deux classes et un seul logement me parut immense avec sa cour et son mûrier sur lequel pendait une corde reliée à une cloche. Il y régnait une atmosphère très étrange, beaucoup de monde, des petits enfants, des moyens, des grands et tous les papas accompagnant leurs enfants.

Comme moi, ils découvraient l'école pour la première fois. Mon père me fit asseoir sur le banc de la table sans broncher ni rechigner, j'étais trop attiré par tout ce que voyais autour de moi. La moyenne fenêtre de la classe me parut gigantesque, je voyais pour la première fois des vitres avec un fin grillage les protégeant du dehors.

Mon père profita de ce moment d'inattention pour s'éclipser. Retournant la tête, il était derrière la fenêtre juste à côté de la table sur laquelle j'étais assis, j'ai explosé en sanglots tout en essayant de me lever pour le suivre :

- Papa, ne me laisse pas ici...

Il me fit signe de la main et me dit :

- Je ne pars pas d'ici, tu vois bien que je suis là, n'aie pas peur !

La suite s'est évaporée de ma mémoire. Comment ont été les premiers jours, je ne sais plus. Une vague image de mon premier instituteur me revient à l'esprit, un

kabyle de Béni-Yenni qui venait avec sa jument car il n'y avait pas encore de piste carrossable.

L'autre instituteur était un français, il occupait le logement de l'école avec sa dame. Pendant ma première année scolaire, une troisième classe et son logement étaient en cours de construction. L'année d'après, c'est dans cette nouvelle classe que j'ai appris les balbutiements de la langue française : j'ouvre la porte, je ferme la porte, en joignant le geste, etc.

Pour cette seconde année scolaire, le maître était français. Tour à tour, des instituteurs français et algériens se succédèrent dans cette école du village plus que centenaire, jusqu'au jour fatidique où il fallut gommer tout ce qui pouvait rappeler « Aroumi », c'est-à-dire le français.

D'après les dires, cette école fut construite en 1898 et c'est dans cet espace que nos aïeux ont fait connaissance avec le savoir. A cette époque il y avait une seule classe : la seconde classe qui m'a accueilli à ma

rentrée fut construite après. Ceux qui étaient convaincus que l'école allait leur apporter quelque chose étaient rares. Ceux-là, avaient envoyé leurs rejetons faire quelques pas dans l'unique classe sans avoir appris grand-chose.

Mon père, qui est passé par cet endroit du savoir, s'était souvenu toute sa vie d'une gifle qu'il avait reçue de son vieux père, un résistant contre les troupes de Napoléon en 1871. Il l'avait giflé pour l'inciter à apprendre, à être attentif à l'école et surtout lui démontrer que lui aussi savait tout.

- Qu'as-tu appris à l'école ? Lui demanda t-il.
- On a appris plein de choses, répondit mon père.
- Et comment on dit « Aoudhiw » en français ?
- Le cheval, répondit correctement mon père.

Il le sonna d'une baffe et lui dit :

- Ce n'est pas comme ça, tu n'as rien appris !
- Il s'appelle : « Chfal ».

Le petit élève encaissa la gifle sans même avoir le droit de pleurer. Pas de cajoleries à l'époque des durs. Son père avait entendu prononcer ce nom et l'avait retenu pour donner une leçon à son fils. L'ancienne génération était beaucoup plus drastique que celle que mon père a connue et celle que j'ai connue devait forcément être moins dure que la précédente.

A l'âge de douze ans, après avoir fini l'année scolaire au cours de fin d'études primaires, je devais refaire l'année, non pas parce que j'avais de mauvaises notes, mais parce que j'étais trop jeune pour qu'on me présente à l'examen du certificat d'études primaires. Allez savoir pourquoi mon instituteur dont j'ai encore souvenir vivace, m'avait dit :

- Toi tu es jeune, je ne vais pas t'inscrire pour l'examen cette année, on verra cela l'année prochaine.

Malheureusement il n'y eut pas de prochaine, ni même d'école pendant une décennie. Et dire que j'étais bien classé parmi mes camarades de ce cours qu'on appelait

fin d'études. Pour l'élève, l'instruction à l'école était finie, il devait continuer ses classes dans les champs. Et à ce propos, nous préférons aller aux champs, quitte à faire des corvées, que d'aller à l'école. Les petites vacances étaient pour nous des jours de joie, et lorsqu'il s'agissait de grandes vacances c'était l'euphorie.

Vers la fin du printemps, et pour annoncer la prochaine arrivée de l'été, la Kabylie fêtait une journée selon une pratique héritée de nos aïeux. Chez nous, cette première journée changeait le rythme des travaux champêtres. Les journées de pâturage qui commençaient bien après le lever du soleil et qui se terminaient l'après-midi, devaient commencer plus tôt et se faire en deux séances, matinée et après-midi.

On sortait les animaux tôt le matin pour rentrer vers 10 ou 11 heures, muni d'un bouquet de fleurs cueillies sur place. Les propriétaires d'animaux préparaient des plats spéciaux pour la circonstance. Ce repas de midi était servi et partagé avec la population sur les places publiques.

Ce jour du changement d'horaire, nous avions classe et ça tombait mal. Pour nous, les apprentis paysans, il n'était pas question de faire classe ce jour là. Dans nos petites têtes, les calculs étaient faits d'avance. Nous avons décidé d'aller voir le directeur et lui demander de nous accorder la permission de nous absenter pour la journée.

Avant que la cloche ne sonne pour annoncer la rentrée des classes, tous les élèves étaient présents aux alentours de l'école en attendant, comme tous les jours, l'ouverture du portail pour rentrer dans la cour. Après concertation, nous avons décidé d'aller frapper à la porte du directeur :

- Bonjour monsieur, nous venons vous demander la permission de nous libérer pour cette journée car c'est la fête du printemps.

- Quelle fête ? Il n'y a pas de fête aujourd'hui ?

- Mais monsieur... Tentions-nous d'insister, quand le directeur nous stoppa net :

- La fête c'est en classe, et c'est dans un petit moment, allez rompez !

Déçus, les apprentis rebelles décidèrent de ne pas faire classe, école buissonnière pour tous les élèves. Les meneurs invitèrent les écoliers à les suivre pour faire la fête à leur manière. En un laps de temps, il n'y avait plus aucun élève devant le portail, les tout-petits étaient rentrés chez eux et les autres avaient suivi leurs aînés. Nous avons pris la route pour la clé des champs jusqu'à la rivière, à quelques cinq ou six kilomètres de là.

Personne ne savait où nous étions partis, ni les instituteurs qui pensaient que nous étions rentrés chez nous, ni les parents qui croyaient que nous étions en classe. Comme s'il s'agissait d'une prémonition, les petits rebelles venaient de signer le prologue d'une situation qui allait perdurer dans le temps.

Nous savions que les maîtres d'école allaient informer nos parents et qu'ils allaient partir à notre recherche. Alors, petits malins que nous étions, nous avons

dépassé la rivière pour aller le plus loin possible. On s'était retrouvé de l'autre côté du versant où il y avait une autre rivière bordée de vergers.

Nous étions au moins une centaine d'élèves à envahir ces vergers qui firent notre bonheur d'une journée. En cette saison de la mi-mai, il y avait de quoi manger : entre les fruits de saison, les légumes verts que nous aimions grignoter et quelques herbes comestibles, nous avions tout un choix. La rivière grouillait de petits poissons et autres anguilles. Quelques uns s'étaient mis à les attraper, les autres gambadaient aux environs. C'était une journée agréable qui nous fit oublier les soucis que devaient se faire nos parents.

Au courant de l'après-midi, nous remontâmes la côte tranquillement, mais à la périphérie du village, une appréhension s'installa en nous, ne sachant de quelle façon nous serons accueillis par nos adultes. Personnellement, j'étais un peu rassurée car mon père que je craignais le plus, se trouvait de l'autre côté de la méditerranée pour faire vivre sa famille. Donc, ma mère

avec ses sentiments maternels, ne pouvait pas me faire trop de mal.

En effet, à mon arrivée à la maison, elle m'attendait avec une corde pour me ligoter maladroitement. Je dois dire qu'intérieurement, je me marrais pendant qu'elle m'attachait les mains. Juste après, je n'eus aucune peine à défaire les nœuds et la fugue fut vite oubliée.

Le lendemain matin, presque tous les parents d'élèves étaient présents à l'école. Les instituteurs les avaient invités à venir avec leurs enfants fugueurs. Puis, commença la leçon de morale faite devant l'assistance à tous les élèves par le directeur. Quelques uns parmi nous, avaient reçu sur place une bonne correction par leurs parents ou tuteurs, les autres dont les parents étaient absents pour une raison ou une autre, avaient été quittes pour la peur des maîtres.

Notre instituteur nous avait à l'œil, il attendait qu'une occasion se présente pour punir toute la classe. Ce jour là, l'exercice que nous avions à faire était très difficile et

c'était une opportunité pour mettre à exécution son plan. L'instituteur fit sortir tous les élèves dans la cour, puis choisit quelques gaillards qu'il mit de côté l'un derrière l'autre. Ensuite, un par un, il nous demanda d'attraper par l'oreille le premier du rang et lui faire le tour de la cour en répétant : j'emmène mon âne au moulin.

Il n'était pas question pour nous d'obéir, non pas par solidarité avec nos camarades mais par peur des représailles. A chaque refus l'élève recevait deux ou trois tapes sur le bout des doigts avec une règle qui faisait très mal. Tous les élèves de notre classe avaient choisi de recevoir les coups sur les doigts, plutôt que d'encaisser les coups de poings des camarades qui étaient sélectionnés. Ceux-là étaient les plus durs de toute l'école et l'instituteur voulait les corriger d'une manière ou d'une autre.

Alors, il alla voir son collègue de la classe des tout-petits et lui demanda de sortir les bambins pour une

récréation pas comme les autres. Les chérubins qui ne demandaient qu'à s'amuser, s'accrochèrent avec plaisir aux oreilles des gaillards leur faisant le tour de la cour. Ce fut une punition exemplaire qui donna à réfléchir à tous les élèves de la première classe.

- Les mains derrière le dos et baisse-toi pour qu'il puisse attraper ton oreille ! Ordonna notre instituteur.

Le regard du chef de file en disait long quand le petit vint s'agripper de ses deux mains à son oreille, ou parfois les deux oreilles. On voyait ses yeux tourner, se retourner et, du coin d'un œil jeté vers le petit, il semblait lui dire : Gare à toi !

Cette école apportait un apprentissage pluridisciplinaire. On apprenait de tout, y compris la chique que j'ai eue à connaître une seule fois dans ma vie. Des camarades qui chiquaient depuis longtemps, m'avaient donné une bonne dose que j'ai mise entre ma gencive et ma lèvre inférieure. Juste après, j'ai senti des picotements suivis de nausées.

J'allais tout cracher, mais mes camarades m'avaient dit que c'était normal et c'est seulement après que j'allais en ressentir tout le bien-être. Naïf que j'étais, j'ai résisté un instant puis j'ai commencé à vomir, ma tête tournoyait et j'ai fini par tomber. Ne pouvant plus me relever, je suis resté sur place un bon moment avant que des adultes ne me secourent. Depuis ce jour, la chique ne sent pas une bonne odeur chez moi. Et dire que j'aurais pu devenir chiqueur comme pas mal de gens qui mettent une bonne dose sous la langue.

Nous avons connu de très bons instituteurs, des moins bons et même des mauvais. Une fois, l'un deux a failli se faire lyncher par le père et les proches d'un élève. La sentence infligée à cet élève par notre instituteur m'interpelle encore aujourd'hui.

Nous avons un grand poêle de chauffage sur lequel l'instituteur avait placé l'élève à califourchon, il lui baissa le pantalon devant toute la classe ébahie, prit une raquette et commença à le frapper de toutes ses forces jusqu'à ce que l'élève ne réagit plus. Paralysée des jours

durant, la victime garda des séquelles pendant longtemps. Une enquête eut lieu et l'instituteur fut aussitôt relevé de ses fonctions.

Au cours de ma troisième année scolaire, par un beau matin de printemps, nous avons entendu frapper à la porte de la classe. Entrez, répondit le maître. Un monsieur entra en compagnie de deux petits garçons qu'il tenait par ses deux mains. Il se présenta au maître d'école, puis une longue discussion s'en suivit sous le regard hébété des élèves.

Nous avons les yeux braqués sur les deux enfants qui ne nous ressemblaient pas. Ils étaient habillés autrement que nous et avaient un regard différent du nôtre. Nous étions curieux de savoir d'où ils venaient et qui ils étaient. Leur différence d'âge ne paraissait pas importante, ils se ressemblaient beaucoup. Après une longue discussion avec l'instituteur, le monsieur quitta la salle de classe. Aussitôt après les deux petits explosèrent en sanglots, appelant sans discontinuer leur maman :

- Maman... Maman...

Pas une seule fois ils ne prononcèrent le nom de leur papa. L'instituteur fit tout son possible pour les calmer sans parvenir à les tirer de leurs sanglots. Leur maman pouvait-elle les entendre ? Impossible, elle était très loin de là et ne savait même pas ce qui était arrivé à ses deux enfants et leur papa. Ils avaient été volés à leur mère se trouvant de l'autre côté de la méditerranée.

A la sortie de la classe, leur père les attendait devant la cour pour les raccompagner. C'était une triste histoire de deux enfants ravis à leur maman, une française que leur père avait abandonnée. Il avait déjà une épouse au village, plus la française qu'il avait rencontrée pendant sa longue émigration. Il eut avec elle les deux garçons présents ainsi que deux filles qu'il avait abandonnées à leur mère.

Pourquoi avait-il choisi de kidnapper uniquement les garçons et pas les filles ? Personne ne le saura, les deux frères étaient trop jeunes pour donner une réponse.

C'est vrai qu'il ne pouvait pas ramener avec lui ses deux filles, vu la mentalité de l'époque. Les kabyles avaient une grande préférence pour les garçons et, à la limite, bannissaient les filles.

Combien d'hommes avaient répudié leurs femmes pour la simple raison que l'épouse enfanta d'une fille. Et dire que c'est chez l'homme que réside ce choix de la nature, pas chez la femme selon les scientifiques. La fille n'était pas considérée, elle était remise à un objet qui arrivait pour servir. Je n'oublierai jamais l'attitude d'une mère envers sa fille qui demandait un bout de viande dont se rassasiait son frère.

- Donne-moi un peu de viande s'il te plait maman ?

La fille était assise et sa mère la sermonna :

- Ce n'est pas toi qui te lèveras demain pour devenir utile !

Dans son innocence, la petite fille se mit debout, croyant que sa maman n'attendait que cela.

- Voilà maman, je me suis levée maintenant. Tu peux m'en donner un peu ?

C'était une tare pour la femme qui n'avait que des filles, elle était dédaignée et se faisait toute honteuse devant les autres. Celle qui n'avait que des garçons se faisait arrogante et orgueilleuse. A tout bout de champ, l'heureuse maman, fière de sa nature de femme aux multiples garçons, se permettait des allures altières dévoilant toute l'ignorance de l'époque.

Impossible d'imaginer des filles allant à l'école au même titre que les garçons. Ce n'était ni acceptable ni convenable pour tout le monde. La seule fille, toute petite, que nous avons côtoyée, était la fille d'un directeur d'école, elle s'appelait Suzanne. Au début elle venait jouer avec les élèves jusqu'au jour où sa maman découvrit la filouterie des petits campagnards. Pour nous, Suzanne c'était la petite fée qui sortait d'un livre de récitations pour devenir une réalité. Elle était comme une petite fleur au milieu d'un champ d'orties et ça, on ne l'avait jamais vu.

Pendant ma dernière année scolaire, il y avait trois classes. Il faut comprendre que dans chaque classe, plusieurs cours y étaient dispensés. Il y avait trois niveaux d'études par classe pour le même instituteur. Quelques dignitaires du village avaient décidé l'ouverture d'un cours pour filles, mais ils ne savaient pas trop comment faire pour les séparer des garçons. Cela posait un problème, en plus du tabou qu'il fallait casser.

Une solution fut trouvée et les filles pouvaient se rendre à l'école en dehors des heures de classes des garçons. Il y avait en tout huit filles dont les parents avaient osé leur inscription. Seulement, après quelques jours, ils durent déchanter sous la pression des autres, mais surtout à cause de leurs filles qui ne voulaient plus y aller. Les garçons et même les grandes personnes leurs collaient des tas de quolibets. L'école était tout juste réservée aux garçons et encore.

Pour toutes ces raisons, l'émigré ne pouvait qu'abandonner ses deux filles. Ce fut ainsi que les deux

frères, qui avaient une longueur d'avance sur nous en tout point de vue, devinrent la risée de leurs camarades habitués aux gestes malicieux des petits montagnards. Ils encaissaient les coups parce qu'ils ne comprenaient pas le kabyle. Normalement, ils n'avaient aucune place parmi nous si ce n'était leur triste sort.

Il aura fallu beaucoup de temps pour que les deux mômes apprennent à vivre comme deux vrais kabyles. Et oui, au fur et à mesure que le temps passe, ils se transformèrent en jeunes paysans. Ils avaient appris à garder la chèvre de leur marâtre, à piéger les oiseaux, à exécuter les petites corvées etc. Bref, ils étaient devenus deux kabyles que rien ne distinguait des autres. Avec le temps, les traits de leurs visages avaient changés, mais ils demeurèrent quand même les deux types venus d'ailleurs, facilement repérables.

L'aîné qui avait mon âge est resté et demeure à ce jour un pur kabyle ayant fait sa vie ici comme tout le monde. Quant à son frère, dès qu'il eut atteint l'âge de se prendre en charge, il se tira pour retrouver les siens de

l'autre côté de la méditerranée. Je le revois encore avec des habits déchirés, traînant une chèvre et ses petits, allant vers les champs. Leur marâtre n'avait pas grand-chose à leur offrir et leur père était absent. C'était la misère pour tout le monde en ce début des événements.

Des années passèrent et depuis aucune nouvelle du frère cadet jusqu'au jour où, le hasard aidant, son frère aîné se procura son adresse. Il lui adressa une lettre puis une autre, pensant retrouver son frère, espérant ainsi renouer le lien rompu depuis de longues années. Un jour, son jeune frère répondit à l'une de ses lettres, mais il n'était plus ce kabyle de jadis. Ayant retrouvé les siens de l'autre côté, il avait sûrement décidé de gommer son enfance ainsi que tout ce qui le rattachait à la Kabylie.

A l'occasion d'une rencontre au village, l'aîné me fit savoir qu'il avait échangé quelques correspondances avec son jeune frère pendant un temps, puis après, le contact avait cessé. Ils n'avaient plus rien en commun, c'était deux étrangers, chacun vivant son destin de son côté. Lors de notre dernière rencontre, ce fut l'évocation

des souvenirs de son enfance y compris son premier voyage par bateau qui l'avait conduit vers sa seconde destinée en compagnie de son père et de son frère. Il m'avoua qu'il ne pouvait pas comprendre, vu son âge, pourquoi il quittait définitivement sa mère et ses deux sœurs. Ce souvenir amer le hantera toute sa vie.

En général, l'école finissait pour tout le monde à l'âge de quatorze ans. Bien souvent, on ne donnait pas le temps à l'élève de terminer le primaire car le besoin de garder les animaux primait sur les études. Ceux qui avaient les moyens de poursuivre leurs études dans des collèges étaient des cas rares. Quand on quittait l'école, certificat ou pas, c'était pour rejoindre une autre école, celle du monde rural. Je ne savais pas que cette école qui m'attendait allait être riche d'événements en ce début de la guerre.

Trois années d'un apprentissage polyvalent m'avaient suffi pour décrocher des diplômes dont je me serais passé bien volontiers : berger, petit cultivateur et apprenti en tous genres liés à ce petit monde archaïque,

mes loisirs se limitaient à piéger les oiseaux pendant que mes animaux paissaient. En dehors de ça, c'était tout un enchevêtrement d'usages spécifiques à la nature même de notre terre qu'il fallait assimiler.

Donc, nous attendions la rentrée, mais elle n'a pas eu lieu à cause de la guerre qui venait d'être déclenchée. Comme si l'école des champs ne suffisait pas, il fallait en rajouter avec l'apprentissage de la guérilla. Des rumeurs circulaient et les grandes personnes les chuchotaient. Nous, les enfants, n'étions pas concernés car c'était une affaire d'adultes. Peu de temps après, on fit connaissance avec les maquisards qu'on appelait les « rebelles » et, juste après, avec les soldats de l'armée française.

Cette année du début de la guerre, il n'y avait plus d'école, tant pis pour les études et tant mieux pour nous. Nous avions autre chose à faire que d'aller à l'école, nous n'aimions pas ça, c'était une corvée, une contrainte. Nous n'avions pas cette culture d'aimer l'école. On s'amusait bien en dehors des petites corvées

que nous faisaient faire nos parents. Quand nos aînés nous interpellèrent à tout moment pour nous envoyer faire telle ou telle commission, on s'exécutait sans rechigner. Cela valait plus que les études primaires qui, d'ailleurs, ne menaient nulle part.

En ce début de nuit nous étions quelques mêmes attirés par la présence d'un ivrogne qui se trouvait à l'intérieur d'une petite épicerie du quartier. Le barbu avait sous son manteau une bouteille de vin. De temps à autre, on l'entendait dire quelque chose que les trois ou quatre personnes installées dans la boutique, probablement gênées par la présence de l'ivrogne, faisaient mine de ne pas entendre. A force de répéter avec insistance :

- Vous permettez que je fasse le geste ? Je vous dis que je vais le faire... ?

Une des personnes, excédée lui dit :

- Fais ton geste et tais-toi, tu nous casses les pieds !

Le bonhomme sort sa bouteille, la débouche, s'envoie un coup puis remet le bouchon et cache la bouteille.

Soudain, une patrouille de maquisards arriva par surprise. Ils étaient sept ou huit personnes, pataugas aux pieds, chapeau de brousse sur la tête et armes en bandoulières. L'un d'entre eux nous braqua avec son fusil et nous dit sur un ton sévère dans un langage hachuré, mi-chaoui mi-kabyle :

- Allez dormir vous autres !

Il voulait nous impressionner avec son accent à peine compréhensible pour nous. La peur au ventre, nous courûmes rejoindre nos maisons. Un cousin du même âge que moi, à qui son père avait appris la chique très tôt, sortit la boîte de sa poche puis la jeta vers un champ. Le tabac était interdit depuis le début de la guerre et presque tout le monde le savait. Pour nous, les mômes, on s'imaginait des personnages venus d'ailleurs comme dans les contes anciens.

En un clin d'œil, j'atteignis notre maison où ma mère, inquiète, m'attendait. Rassurée de me voir arriver, elle n'attendit pas un instant pour monter au grenier et jeter

un coup d'œil vers l'école à travers la lucarne de notre maison. Donc, elle était au courant de l'arrivée des maquisards et savait aussi le but de leur présence dont l'objectif était d'attaquer l'école.

Chez nous, au village, ce fut le premier acte du déclenchement de la guerre qui débuta par le saccage de l'école. Signe des temps, le savoir allait nous quitter pour un temps indéterminé, cédant la place à l'émergence tout azimut de l'ignorance. A l'âge de treize ans, ce n'était pas seulement d'ignorance dont je souffrais, mais d'un tas de troubles psychologiques auxquels se greffa une idiotie atypique. Je suppliais ma mère de descendre du grenier :

- Maman ! Descend de là s'il te plait, ils voient à travers la boule de cristal et ils vont venir vers nous !

Dans ma naïveté, je croyais qu'ils avaient ce pouvoir de voyance. En tout cas, c'était ce qui se disait chez les adultes et nous, petits attardés, on gobait n'importe quoi.

Ma mère continua à observer la scène qui se déroulait à quelques distances de notre maison. Les flammes qui se dégageaient de l'école illuminaient les alentours. Naturellement, il y avait de quoi faire un grand feu avec tout le mobilier des classes et les charpentes en bois de sapin. L'école était finie pour tout le monde, c'était la première fois que je voyais des maquisards.

Quant au barbu, il fut embarqué illico car l'alcool était puni de mort. Ce barbu fort sympathique, ancien cheminot, chef de gare à l'est du pays, ressemblait à un lion avec sa tignasse qu'il garda depuis qu'on l'avait agressé dans l'exercice de ses fonctions. Depuis ce temps là, gravement blessé, laissé pour mort, il ne récupéra jamais. Il s'était mis à boire sans gêner personne, au contraire. A cause de sa gentillesse et sa nature d'homme marginal, il était apprécié de tout le village.

Sa disparition avait ému tout le monde, jusqu'au jour où il réapparut soudainement, sauvé par sa barbe ! Oui, quand ses ravisseurs lui demandèrent pourquoi il buvait

et pourquoi il avait une telle chevelure, il leur répondit que ces deux choses étaient sa vie, sans cela il n'avait aucune raison d'exister.

Alors, pour s'amuser un peu avant de le liquider, ils décidèrent de le raser. Sa toison était si touffue qu'on apercevait à peine ses yeux et leurs orbites à l'image de félins. Il les supplia de ne pas le raser, préférant la mort avec sa barbe que la vie sans sa barbe. Ils pensèrent donc que la meilleure punition qu'il pouvait subir était de le raser.

Ce jour là, le barbu eut droit au pire des châtiments, se séparer de sa barbe. Après quoi il dut se cacher pendant longtemps avant de se montrer au village. Ce n'était plus la même personne, il était moche sans sa crinière. Ses cheveux et sa barbe n'étaient plus comme avant, il lui a fallu de très longues années pour retrouver son image d'antan.

Au même moment, on disait que le dernier instituteur envoyé pour prendre ses fonctions, aurait été intercepté

et exécuté en cours de route avant d'atteindre le village. En fait, la rentrée scolaire se passait dès l'annonce du mois d'Octobre. Pour l'année 1955/56 et bien avant la rentrée, les élèves qui attendaient l'arrivée improbable de maîtres d'école, savaient déjà que c'était fini depuis le saccage.

Un matin de printemps, le premier de la guerre, on vint frapper à notre porte. Pendant que j'ouvrais, mon chien était à mes côtés, aboyant de plus belle. Une stature imposante se dressa devant moi, je n'avais jamais vu ça, un militaire avec sa mitraillette en bandoulière. Il tenait en laisse deux énormes bergers allemands presque noirs.

Mon chien, un croisé de petite taille qui me secondait dans la garde de nos animaux, s'était attaqué aux deux colosses. Incroyable mais vrai, un minus chien qui avait osé se mesurer à deux énormes bergers qui firent dans leurs frocs sans lever la patte. Le militaire, probablement vexé par le comportement de ses chiens, m'ordonna sur un ton rageur :

- Tiens ton clébard ou je l'abats !

Au fond de moi-même, j'étais très content d'avoir un chien plus fort que les deux mastodontes. Parmi les militaires, il y en avait trois qui entrèrent à l'intérieur de notre maison. Sans me poser de question, ils jetèrent leurs regards un peu partout. Chaque pièce était visitée sans chercher dans les détails ce que contenait telle caisse, ou ce qu'il y avait dans tel coin de la maison.

Ma mère, ma sœur ainsi que mon jeune frère, observaient la scène. Je me sentais l'homme de la conjoncture et, par conséquent, je devais faire face à toute éventualité. L'un des militaires me demanda où était mon père, je répondis qu'il était en France. Il continua la visite en regardant à droite puis à gauche et vit une carabine de 9 mm suspendue à un clou dans une pièce de notre maison.

- C'est à qui cette carabine ? Me demanda t-il.

- A moi monsieur, répondis-je.

Il me questionna encore : et qui te l'a donnée ?

Je répondis : mon père. Puis il me dit : tu chasses avec ?

- Non, je ne chasse plus depuis la guerre, dis-je innocemment.

Il prend la carabine, la retourne, sent le canon si ça dégageait l'odeur de poudre, la remet à sa place et sort suivi de ses compagnons.

Après avoir inspecté chaque maison du village, les militaires reprirent leur chemin de retour en embarquant avec eux tous les adultes possédant une carabine du même calibre que la mienne et bien sûr tous les détenteurs de fusils de chasse, légalement acquis ou pas.

Le lendemain, tous les hommes furent relâchés sans leurs armes, confisquées. Ils venaient de passer leur première nuit au poste militaire, le premier installé dans la région à une vingtaine de kilomètres de mon village. Après quoi, ma mère confia la carabine, ainsi qu'une petite mallette contenant un pistolet et des cartouches

appartenant à mon père à un proche pour les cacher ou les remettre aux maquisards.

Depuis ce temps, aucune nouvelle du pistolet de calibre 9 mm et de ses cartouches, ni de ma carabine. J'avais connaissance de ce pistolet que les militaires n'avaient pas vu. D'ailleurs, je l'avais souvent manipulé à l'insu de mes parents. Pendant que le militaire inspectait la carabine, la mallette se trouvait juste à côté, cachée dans une caisse en bois. Il faut dire que nous n'étions pas inquiets outre mesure lors de cette première visite de l'armée au village.

Plus tard, les visites se rapprochèrent et la machine de guerre s'était mise en route pour s'emballer au fil du temps et tourner à plein régime quelques temps après. Rapidement, les choses se compliquèrent et devinrent sérieuses. Entre temps, il ne se passa rien de particulier au village, sinon que les uns après les autres rejoignaient le maquis. Ils déchiraient leurs cartes d'identité pour se convaincre de leur décision, mais surtout pour effacer toute tentation de faire marche arrière.

Les militaires arrivaient en renfort pour contrôler la région qu'ils ne connaissaient pas. Il leur fallait découvrir le terrain et savoir qui était qui. On pouvait deviner aisément qu'ils étaient au courant de ce qui s'y passait. Ils montaient au village fréquemment, munis de gros moyens. De ratissage en ratissage, ils sillonnaient toute la zone où la situation se gâtait de plus en plus.

Un matin, les militaires étaient partout : au village, dans les champs alentours, ça grouillait dans tous les sens. Ce jour là, ils étaient venus avec une liste de personnes qui avaient rejoint le maquis. Ce fut un interrogatoire en bonne et due forme que nous subîmes pour la première fois. Les familles des recherchés étaient plus ciblées que les autres.

Quand les militaires nous demandaient où était passé un tel ou un tel, on leur répondait par des mensonges, les arguments ne manquaient pas. Les absents étaient toujours quelque part, dans telle ou telle ville, à la recherche d'un travail ou chez la famille à qui ils rendaient visite. C'était comme cela que nous leur

répondions et ça les énervait. Du coup, ils nous brutalisaient afin d'obtenir des renseignements, ce qui ne donna rien, malgré les menaces avec leurs chiens.

Je me souviens de quelques scènes étranges qui pouvaient prêter à sourire si ce n'était la gravité du moment. Aujourd'hui encore, il m'arrive de sourire en évoquant un dialogue entre un soldat et quelqu'un du village. Un des militaires avait sur son dos un poste émetteur aussi grand qu'un jerrycan de vingt litres. L'officier qui accompagnait le porteur tenait près de sa bouche un combiné. Il appelait par des phrases insolites qu'on ne comprenait pas. Des saccades de mots étranges dont je me souviens encore. Il disait : bleu de deux bleus, j'ai le soleil sur mon dos, à vous, répétait l'officier à plusieurs reprises.

- Un pas en avant, un pas en arrière, va voir ta mère ! Lui répondit Saadi qui se trouvait devant sa maison. Le bonhomme, un peu dérangé, avait disjoncté depuis qu'il vivait à Alger et travaillait à l'hôpital comme infirmier. L'officier l'interpella méchamment :

- Hé ! Viens voir un peu, que dis-tu ? Tes papiers !
- Je disais mille sabords des bâbords. Le militaire n'avait rien compris.
- Tu connais les fels ? Cria le militaire.
- Non, en ce moment je ne connais que les fèves, c'est la saison, répondit Saadi.
- Espèce de bougre ! Je te demande si tu as vu les fellagas, les rebelles, tes frères ? S'exclama le militaire.
- Ah non, en ce moment je ne vois que du vert. Vous êtes habillés en vert, la nature est verte et même ma porte est verte ! Alors, un de ces quatre matins ils vont nous prendre pour de la salade et nous manger, rajouta Saadi.
- Ne fais pas l'idiot ! En fait, où est ton cousin Hami ? Questionna le militaire.
- Oh, il ne doit pas être loin, quelque part par ici, allez savoir pourquoi on entend bien les chacals pendant la nuit, mais on ne les voit jamais le jour ! Dit encore Saadi.

L'officier avait-il compris à qui il avait affaire ? Un dérangé peut-être aux yeux des autres, mais Saadi n'était pas du tout dérangé, c'était les autres qui l'étaient. Des histoires amusantes comme celle-ci, il y en avait beaucoup. Plus loin, à la question d'un militaire à un vieux rusé : où sont passés les fellagas ? Le bonhomme, au lieu de répondre à la question, se mit à regarder autour de lui vers le sol.

- Hé ! Dis donc, je t'ai posé une question ? Cria le militaire.

- Voyez-vous, lui dit-il, comme il a plu hier soir et que le sol est encore humide, s'ils étaient passés par là, ils auraient laissé des traces. Ce matin, en me levant, il n'y avait aucune trace avant votre arrivée. La seule trace est celle de vos pas.

Le même jour, pas loin de notre maison, ma tante faisait signe de ses deux mains en direction d'un militaire. Sa vue avait tellement diminué qu'elle confondit le militaire avec Hami, un gars parti rejoindre le maquis. Le militaire

regardait au loin avec une paire de jumelles, il se retourna et ma tante continuait à crier de toute sa voix :

- Sauve-toi... sauve-toi, malheureux, les militaires sont là, ils vont te tuer !

Heureusement que l'appelé n'avait rien compris. Il la regarda un petit moment avec étonnement puis détourna son regard vers les champs qu'il observait. Il n'avait rien compris, lui qui débarquait tout droit des grandes villes, avait là de quoi être étonné. A ce moment là, ce n'étaient que de simples ballades pour les militaires, il ne se passait encore rien de très grave.

De retour à la maison après une journée de pâturages, ma tante m'appela pour l'aider à dévisser la tête d'une petite lampe à pétrole. Elle avait trouvé l'objet dans les champs pendant qu'elle faisait brouter sa brebis. Ce n'était pas une lampe, mais une vraie grenade qu'elle tenait dans ses mains. Elle essayait de l'ouvrir sans y parvenir heureusement. Avec du recul, j'imagine la

gravité de la chose si ma tante avait tiré la goupille, s'en était fini pour nous deux.

Depuis l'occupation par l'armée de l'usine hydroélectrique située en bas du village à sept kilomètres par la piste, nous étions harcelés plus que d'habitude. Les militaires montaient souvent avec leurs autos blindées, leurs camions, leurs jeeps et tout l'attirail. Ratisages, fouilles, interrogatoires et questions à propos des suspects étaient devenus des choses banales. Petit à petit la situation s'envenima, et la colère gronda.

Nous avons une chèvre, une brebis et ses deux petits que j'emmenais chaque jour brouter dans notre champ situé à quelques encablures du village. Chemin faisant, je remarquais sur mon passage la présence de trois maquisards embusqués sur un talus longeant le sentier que j'empruntais. Puisqu'ils ne m'avaient rien dit, j'ai continué mon chemin, non sans quelques appréhensions, faisant semblant de ne pas être inquiet.

Arrivé au champ, après un petit moment de réflexion, je m'étais dit que quelque chose se préparait. J'ai donc décidé de remonter à la maison au plus vite, allant jusqu'à bousculer mes bêtes pour activer la pas. Les maquisards étaient toujours à l'endroit où je les avais laissés. Ils avaient des tenues militaires et avaient des fusils de guerre.

Des rafales de coups de feu éclatèrent en début d'après-midi. C'était bien une embuscade qui avait été tendue aux militaires qui montaient depuis l'usine. Ils furent accrochés à un endroit qui ne présageait rien de bon, un cimetière en l'occurrence. Ce jour là, les militaires qui marchaient à pied pour surprendre l'ennemi, tombèrent dans un piège et, tel est pris qui croyait prendre, ils avaient subi les tirs des maquisards leur causant de sérieuses pertes.

Les maquisards qui étaient en nombre, avaient pris place dès le matin aux alentours du cimetière, un endroit de passage stratégique pour une attaque. Ce premier accrochage dans les environs, laissait penser que dans

les rangs des militaires, il y avait quelque chose de louche. En effet, les militaires qui avaient pour habitude de monter avec leurs véhicules, étaient venus à pied ce jour là. D'après ce que nous avons observé depuis le village, l'armée avait enregistré d'importantes pertes humaines.

L'attaque qui avait duré suffisamment de temps, se solda par un va-et-vient d'hélicoptères venus évacuer les blessés. Bien évidemment, nous nous attendions à des représailles ne tardèrent pas. Dès le lendemain, à l'aube, des coups de crosses sur nos portes avaient retenti dans nos oreilles, nous arrachant de notre sommeil :

- Debout là-dedans ! Fissa, fissa, allez vite tout le monde dehors, criaient les militaires.

On ne nous donna pas le temps de nous habiller, tout juste si on pouvait enfiler quelque chose, que tous les hommes, même les plus jeunes, étaient conduits vers un endroit du village. Un lieu bien choisi pour être parqués dans une espèce de cratère creusé au fil du temps par

les femmes. De cet endroit argileux, elles ramenaient de la glaise pour rustiquer les murs des maisons. Malgré mon très jeune âge, je ne fus pas épargné, de même que mon père invalide. Atteint d'une maladie chronique, il venait de rentrer de France pour être auprès des siens. Il aurait pu rester là-bas mais, vu les moments difficiles que nous traversions, il était normal qu'il soit présent auprès de sa famille.

Les militaires, armes aux poings, nous bouclèrent comme du bétail. Collés les uns aux autres, ils nous braquèrent du haut du cratère toute la journée. En début de matinée, un officier descendit vers nous, nous dévisagea un par un et, d'un geste du doigt, fit signe à tel ou tel d'aller se mettre face à un mur, les mains derrière le dos. Il choisissait la personne au hasard selon son faciès. Comme si le délit résidait dans les traits de la personne qui, visiblement, ne revenait pas à l'officier.

Une même pensée nous hanta toute la journée, à savoir si les personnes choisies allaient être exécutés. Un père et son fils de mon âge, pas plus de quatorze ans,

s'étaient retrouvés tous les deux en face du mur. En fin d'après-midi, à l'heure de la rupture du jeûne, car c'était pendant le carême, le même officier redescendit, il nous observa un moment puis nous annonça :

- Nous ne sommes pas venus ici pour vous donner des bonbons, mais pour chasser la rébellion et vous êtes tous des rebelles ! Bonsoir messieurs.

Contents, on s'était dit qu'enfin nous allions être libérés, mais non, ce n'était pas fini. Je n'oublierai jamais la phrase du capitaine, elle resta gravée dans ma mémoire comme quelque chose d'indélébile. Pourquoi ce capitaine à trois barrettes avait-il utilisé cette formule de politesse qui finissait sa phrase. A ce jour, je n'ai toujours rien compris, d'autant plus qu'un capitaine de l'armée française était sensé être à la hauteur de son grade.

Après cela, nous nous levâmes, croyant pouvoir rentrer chez nous. Comme un troupeau de moutons qu'on fait sortir d'une bergerie, un autre officier se dressa devant

le passage pour faire le tri. A part quelques vieillards autorisés à rentrer chez eux, tous les autres étaient dirigés vers le bas. Poussés et jetés les uns sur les autres dans les deux pièces d'une maison, ils furent enfermés jusqu'au lendemain soir.

J'étais à côté de mon père qui avait sorti de sa poche ses certificats d'invalidité pour les montrer à l'officier, croyant trouver chez lui quelques signes d'humanisme. Ses papiers dans une main et le bras tremblant à cause de sa maladie, il ne s'attendait pas à la réaction de l'officier. A peine eut-il le temps de prononcer : mon lieutenant, que l'officier, du revers de sa main, lui balança ces certificats. Il le bouscula jusqu'à chavirer, sans omettre de lui lancer : allez, allez, ne me couvrez pas de votre merde !

C'était peut-être la façon dont s'était pris mon père pour s'adresser au lieutenant, qui froissa ce dernier. La formule de politesse « mon lieutenant » ne tenait pas, au contraire. Mon père, complètement abattu, alla rejoindre les autres sans avoir le temps de ramasser ses

papiers, et d'ailleurs, le pouvait-il ? Quant à moi, vu mon très jeune âge, j'étais libéré parmi les quelques vieillards.

Arrivé à la maison, il y avait plein de soldats sur nos toits. Toutes les tuiles romaines qui couvraient nos maisonnettes étaient cassées. Ma mère me fit savoir que durant toute la journée, ils s'étaient amusés à lancer des morceaux de tuiles un peu partout. Les larmes aux yeux, elle me serra dans ses bras et dit quelques mots que les militaires, du haut des toits, répétèrent avec une moquerie suivie d'un fou rire.

Le lendemain en fin d'après-midi, les prisonniers furent relâchés sauf ceux qui avaient été choisis pour le mur. Ceux-là avaient été embarqués la veille pour être interrogés et mis en prison. Quand même, ils avaient osé un geste en libérant le jeune garçon qui avait été choisi en même temps que son père. Rien ne pouvait justifier l'acharnement des militaires contre des civils innocents. La population n'y était pour rien dans cette embuscade qui leur était tendue. Même si elle avait entraîné des

pertes dans leur camp et qu'elle fut l'œuvre de nos frères, cela ne pouvait, en aucun cas, expliquer ces représailles.

Une fois c'était à l'école que nous étions emmenés pour un interrogatoire. Toute la journée nous étions encerclés et gardés en plein soleil de juillet dans la cour. Ce jour là, il y a avait un jeune homme du village qu'une patrouille de militaire, doigt sur la détente, faisait passer et repasser sous nos yeux. Ils avaient contourné l'école à deux ou trois reprises. Personne ne savait ce qui lui était reproché pour l'avoir choisit comme cible.

C'était une journée pas comme les autres au village. Les hommes, regroupés dans cette cour, ne savaient rien de ce qui se passait dans les maisons livrées aux troupes. Ils avaient le champ libre pour commettre des exactions s'ils en avaient envie. La loi du talion sévissait au nom de la chasse livrée à ce qu'ils qualifiaient de rébellion. Ceux qui ne demandaient que ce qui leur revenait de plein droit, être des citoyens complets dans leur propre pays, étaient qualifiés de rebelles, de fellagas ou même de

fellous. Comme il ne restait plus aucune alternative, celui à qui on colla le statut d'indigène se souleva pour retrouver sa dignité.

Quelques moments avant que les militaires ne repartent, nous avons entendu une rafale en bas de l'école. Nous étions presque certains que c'était la personne qui venait de passer pour la dernière fois devant nous qu'on venait d'exécuter sans raison. Ce fut la première victime d'une tragédie qui allait s'étendre et s'amplifier au jour le jour. Cette signature criminelle, faite en direction d'un petit village par une armée d'un pays dit civilisé, ne pouvait qu'attiser les sentiments nationalistes.

Naturellement, plusieurs de mes concitoyens choisirent le maquis, rares étaient ceux qui avaient fui vers les villes, ce n'était pas à la portée de tout le monde. Aucun de mon village n'avait rejoint le camp adverse. Les pauvres citoyens ne savaient plus quoi faire devant la furie des hommes. Les quelques humanistes qui n'étaient pas partie prenante dans la tuerie, étaient pris

entre deux feux. Pour ceux qui n'avaient pas les moyens de l'exil, il ne leur restait plus qu'une seule solution : choisir son camp. Rester neutre, c'était s'exposer doublement aux risques de part et d'autre.

La population, prise entre le marteau et l'enclume, subissait des injustices d'un côté comme de l'autre. S'il arrivait à quelqu'un de répondre à un officier qui lui dit bonjour lors de son passage avec sa troupe, rien que pour cela, il signait sa condamnation à mort par les maquisards. Règlements de compte, jalousie, étaient l'occasion d'en finir avec son ennemi.

Si les militaires tuaient au nom de la vengeance, y compris des innocents, ils le faisaient directement, supériorité oblige. Les nôtres faisaient tout pour camoufler les crimes commis sur leurs frères. Dans un petit village comme le nôtre où tout le monde se connaissait, il n'était pas évident de se montrer dans l'assassinat de quelqu'un. Les voies étaient ouvertes à toutes sortes de dépassements des deux côtés.

Hamiche était le meilleur ami de Yahia, deux personnalités très honorables, connues au-delà de la région. Ils étaient inséparables, on aurait dit des jumeaux. Hamiche fut la cible par cette catégorie de gens ayant pris le maquis pour régler leurs comptes. Dans tout ce méli-mélo, quelle que soit la nature du crime, la faute incombait au colonisateur. Par son entêtement à vouloir s'accaparer les richesses du pays, réduisant l'autochtone à un sous-homme, il faisait de lui un sauvage.

Un jour, on envoya une femme sympathisante des maquisards, dire à Hamiche que sa sœur demandait à le voir en urgence. Comme il était un homme connu pour son dévouement, il n'attendit pas pour aller rejoindre sa sœur habitant le village voisin. C'était un piège, il ne pouvait pas savoir qu'en cours de route des gens l'attendaient dans un guet-apens qui lui avait été tendu.

Ne le voyant pas revenir, toute sa famille s'était mise à sa recherche, y compris Yahia nath Leflani qui questionna pas mal de gens sur la disparition de son

meilleur ami. Quelques jours après, une horrible surprise attendait la famille du disparu. Un matin, devant le préau de sa maison, il y avait un couffin dont le contenu était recouvert d'un chiffon et que quelqu'un avait déposé la veille. L'épouse de la victime, voyant le mystérieux couffin, se demanda ce qu'il contenait et qui l'avait déposé là. Non sans appréhension, elle souleva le chiffon et fit l'atroce découverte : la tête de son mari.

Motus et bouche cousue, cette chose innommable, devenue un tabou qu'il fallait taire, se propagea durant la période de guerre. Les familles des victimes portaient le deuil en silence. Les ravisseurs qui ne pouvaient être que des compatriotes, le savaient bien.

La tête de l'innocente victime fut enterrée en cachette dans son propre champ. Aujourd'hui encore, cette histoire parmi tant d'autres, demeure un tabou et personne n'ose en parler. Si j'ai eu écho de cette abomination, c'est parce que je prêtais une oreille discrète à ce qui se disait. A part les ravisseurs, seul

Yahia et la famille de son ami étaient au courant de cette affaire.

Yahia qui avait mal encaissé le coup, chercha à connaître les coupables et ce fut une raison majeure pour devenir, lui-même, la cible de ces pseudos maquisards qu'on surnomma les guérilleros du grenier. Yahia nath Leflani échappa au supplice à plusieurs reprises. Une fois, alors qu'ils venaient le chercher, ils croisèrent sur leur chemin un des chefs qui connaissait très bien Yahia.

- Où allez-vous comme ça ? Leur dit-il.

- On nous a signalé un mouton qu'on doit ramener pour le passer à l'abattoir.

Et qui est ce mouton ?

- Yahia nath Leflani

- Vous le connaissez, vous savez qui il est ?

- Non, Si Flen nous a dit de le ramener au plus vite. On n'en sait pas plus.

- Bande d'abrutis, tirez-vous avant que je m'énerve, tout ça n'est qu'un complot, je vais m'occuper de cette affaire.

Heureusement qu'il y avait des maquisards dignes de ce nom, d'ailleurs tous morts au combat, qui sauvèrent plus d'une fois Yahia. Quand à ceux du grenier qui passaient pour les grands libérateurs de la patrie, certains d'entre eux sont encore en vie et font toujours les dindons.

Plus tard, le destin a fait que deux personnes soient rattachées par une alliance, un guérillero du grenier et Djaffer qui n'était impliqué dans aucune affaire. Djaffer avait essayé, maintes fois, de faire parler le guérillero sans parvenir à quoi que ce soit. Impossible d'obtenir le moindre mot, comme si son aventure n'avait jamais existé.

D'ailleurs, tous ces guérilleros qui sévissaient à partir des greniers ou des granges, étaient et seront toujours silencieux comme des tombes. Inutile d'essayer de leur arracher le moindre souvenir de cette période qui fut la

plus sanglante de toutes. Après plus d'un demi siècle, les non-dits de cette tragédie demeurent et demeureront jusqu'au bout des tabous. Leurs acteurs ne seraient pas prêts de livrer quelques passages sur leur mésaventure afin d'exorciser les démons. La repentance, pour ceux encore en vie, n'est ni pour aujourd'hui, ni pour demain.

Djaffer, l'humaniste et objecteur de conscience, était sidéré devant l'attitude du guérillero qui se débinait à chaque évocation de la triste époque. Si son parent par alliance avait été le seul à se taire il se serait posé moins de questions, mais il s'avéra que tous ces figurants, sans exception, firent de même. Pourquoi tant de silence sur la face cachée des événements, se demanda t-il.

Djaffer ne fit pas de détour pour lâcher une épine qui resta au travers de la gorge de son parent guérillero. Ce dernier était jeune marié à l'époque où il rejoignit le maquis et pendant sa cavale dans les villages environnants, d'autres guérilleros comme lui, venus d'ailleurs, avaient élu domicile chez lui. Djaffer en avait

assez, il n'hésita pas à le faire savoir à son parent dans un langage salé :

- Au cas où tu ne le sais pas, pendant que tu terrais quelque part, tes semblables ne décampaient jamais de chez toi. S'ils avaient une préférence pour votre maison, c'est parce qu'ils avaient trouvé une certaine chaleur à cause de votre grenier qui fut l'un de leurs favoris.

Djaffer vit son beau frère virer au rouge puis au bleu sans souffler le moindre mot. Malgré la provocation et la gravité de la révélation, il ne réussit pas à faire parler le guérillero qui encaissa l'offense. Une occasion se présenta à Djaffer pour remettre sur le tapis l'histoire des greniers en présence des deux sœurs ayant vécu sous le même toit. C'était une opportunité pour les confronter en présence de son beau frère.

La cadette, très au courant des faits, en avait souvent parlé avec Djaffer tandis que l'aînée, l'épouse du guérillero, avait toujours nié leur passage dans leur grenier. Lors de cette rencontre, comme toujours,

l'aînée jura par tous les saints que pas une seule fois les guérilleros n'étaient rentrés dans leur maison. Djaffer qui s'attendait à cette réplique, leur fit remarquer que l'une des deux mentait.

Après un échange contradictoire entre les deux sœurs, celle qui disait vrai ne pouvait qu'avoir raison, mais toute la vérité restait à savoir. Se voyant prise au piège, l'aînée avoua mais jura que cela ne s'était passé qu'une seule fois. Elle rajouta qu'il n'y avait que Rachid qui était passé tout seul sans s'attarder. Nous verrons plus loin la mésaventure de Rachid.

Ce qui est choquant dans tout cela, c'est pourquoi tous ces guérilleros du grenier tiennent toujours le verbe haut. Ils persistent à vouloir convaincre que ce qu'ils avaient fait était un devoir sacré. Au lieu de se repentir, sachant qu'ils ne sont pas éternels, ils continuent à persister dans leur entêtement. Ils auraient été moins blâmables s'ils reconnaissaient qu'ils avaient été trompés et entraînés par leurs aînés dans une aventure

dont ils ne pouvaient pas, vu leur âge pour certains, mesurer l'impact.

La faim nous tenaillait, non pas parce la nourriture ou l'argent manquaient, mais parce que l'armée avait décidé de contrôler toute provision en produits alimentaires. De ce fait, les militaires voulaient faire pression sur les populations villageoises afin de les contraindre à aller vers eux et, en même temps, priver les maquisards de ravitaillement.

- Venez nous voir, on vous fera des bons avec des laissez-passer, vous achèterez tout ce que vous voudrez, sans restriction aucune, disaient les militaires. Mais qui pouvait oser se diriger vers le poste de commandement de l'usine et demander un bon. Celui là, serait égorgé ou pendu avant de rentrer chez lui.

Tous les chefs lieux étaient quadrillés et encerclés de fils barbelés avec le même schéma partout, deux sorties bien gardées et l'interdiction de passer quoi que ce soit. Pendant une période, les gens mangèrent du son, des

glands et beaucoup de produits naturels locaux. Chacun se débrouillait à sa manière pour survivre et surtout tenter de sauver sa peau.

Quelques temps après, une compagnie de chasseurs alpins vint occuper ce qui restait de l'école pour mieux contrôler la zone. Mon village est situé en haut d'une colline à quelques 850 m d'altitude, faisant face au roc du Djurdjura. C'était un endroit stratégique pour observer les environs, mais la densité du maquis ne pouvait pas permettre de voir grand-chose.

Malgré la présence au village du poste militaire, les allées et venues de maquisards se faisaient de jour comme de nuit. Un accrochage avait eu lieu dans les ruelles même du village pendant une nuit. Un ordre émanant des militaires, interdisait la fermeture des portes pendant la nuit. Souvent, on entendait des bruits de pas sans savoir qui passait ou qui était à l'intérieur même de nos cours. Nous étions pris entre deux feux et nous en subissions les conséquences.

En fin d'un après-midi, un groupe de maquisards, que rien ne distinguait des autres soldats, était venu harceler le poste militaire. A partir des lucarnes et fenêtres de quelques maisons faisant face au poste, ils firent feu sur les militaires. Vu la distance, c'était des coups tirés en l'air, mais la provocation suffisait à impliquer les citoyens.

La riposte à coups de mortier ne se fit pas attendre. A partir de nos maisons on entendait une détonation suivie d'un sifflement puis d'une explosion. Une angoisse nous saisissait dès la première détonation qui annonçait le lancement de l'obus. Il se passait un moment entre le tir et l'impact, le temps que l'obus atteigne son apogée et redescende toucher le sol.

Pendant ce temps, le suspens était total. Après l'explosion, un sentiment de soulagement effleurait les esprits en attendant l'angoisse du prochain tir. Jamais un obus n'avait touché une maison, la trajectoire était certainement calculée d'avance. Tous les obus ciblaient avec précision les alentours du village et les ruelles que

les militaire ne pouvaient pourtant pas voir, car situées du côté opposé au poste. De nuit, c'était la même chose, à part qu'ils rajoutaient des fusées éclairantes qui transformaient l'obscurité en une clarté éblouissante.

Nous avons compris que cette façon d'attaquer n'était qu'une action pour compromettre la population et surtout montrer ce dont étaient capables les maquisards. Avant la fusillade, j'ai vu un maquisard de première heure, habillé en tenue militaire de sortie et non de combat. Curieusement, ce maquisard qui faisait partie d'un groupe de choc, était habillé d'une vareuse, d'un calot et d'un pantalon bien repassé. Seuls les pataugas aux pieds pouvaient faire penser à autre chose qu'une ballade comme au temps de paix.

Malgré mon jeune âge, je savais tout d'une tenue militaire. Sur le moment, j'avais été impressionné par son allure, il avait l'air hautain, on aurait dit qu'il était en permission. Il avait même un écusson sur le col de sa jaquette et un blason sur sa poche. Normal, il revenait de quelque part et c'était une occasion pour revoir sa

famille au village. Plus tard, on saura qu'il était tombé au champ d'honneur, très loin du village.

Rien ne nous échappait de l'arsenal militaire. Nous avions appris à connaître les noms des véhicules, blindés ou pas, des armes, toutes marques confondues. Tout le monde savait distinguer un mousqueton d'un fusil garant, ou une mitrailleuse d'un calibre à un autre. Bien évidemment, ce n'était pas le bon apprentissage pour nous les petits qui vivions dans l'agitation. Il n'y avait donc pas lieu de s'amuser aux jeux de la guerre, comme le faisaient les jeunes garçons de notre âge, puisqu'on la vivait à fond.

A l'âge de douze ans on était considéré comme des adultes. On n'échappait jamais aux corvées, aux interrogatoires et autres menaces, parfois des deux côtés. L'enfant, plus vulnérable que l'adulte, encaissait mal les brimades et autres blessures. Quand les sabotages en tous genres devinrent presque quotidiens, minages et coupures des pistes carrossables, sciages des

poteaux et pylônes électriques, l'armée n'épargna personne. A force de voir se répéter ces sabotages, les militaires trouvèrent les solutions adéquates.

Pour ce qui était des mines, ils faisaient marcher devant leurs véhicules, un groupe de personnes. En cas de minage, c'était les civils qui prenaient et les petits mômes encaissaient mal la situation. Pour réparer les tranchées creusées de nuit sur les pistes, c'était encore la population qui subissait la corvée avec matraquage pour faire vite. Pour ce qui était des poteaux électriques, ils décidèrent de faire payer le propriétaire du terrain sur lequel se trouvait le poteau ou le pylône.

Un matin, je jetais un coup d'œil vers notre champ et je vis le poteau qui se trouvait au milieu de notre terrain couché sur un de nos oliviers. Je m'étais dit que nous étions cuits, l'armée allait nous lyncher. Affolé, j'accourus prévenir ma mère qui constata l'œuvre des guérilleros. S'ils avaient choisi notre terrain c'était pour causer des ennuis à une famille dont le père travaillait en France pour nourrir ses enfants, rien que ça.

Le poteau de haute tension, avait les deux pieds sciés et les deux autres à moitié. Grâce à l'olivier, les câbles n'avaient pas rompu, ce qui laissait passer le courant. L'armée ne pouvait donc s'en apercevoir que de visu mais, pendant ce temps, elle ne monta pas au village. Trois jours et trois nuits, l'angoisse des représailles nous tenailla, quand, au bout de la quatrième nuit, le poteau s'était redressé comme par miracle. Cet acte s'était déroulé peu avant que l'armée ne débarque pour s'installer au village.

En effet, on se demanda comment le poteau s'était redressé, il n'y avait aucune réponse à cette énigme, ni à l'époque, ni même plus tard. A chaque fois que je repasse par l'endroit, j'observe un moment de réflexion et je me dis : si seulement l'olivier pouvait parler, il m'aurait renseigné, à défaut d'être éclairé par une personne encore en vie et ayant peut-être assisté au sciage. Le vénérable olivier séculaire, ayant pris de l'âge, j'ai dû le rajeunir en l'amputant de ses branches.

Dernièrement, un ancien sympathisant des guérilleros m'a appris que les scieurs du dit poteau, étaient tous du village voisin. Il m'a rajouté que c'était œil pour œil et dent pour dent. Lorsque les gens du village voisin venaient faire des sabotages chez nous, les nôtres leur rendaient la pareille en sabotant chez eux. Lui-même avait participé à pas mal d'actions mais il ne m'en dira pas plus. Il m'a été très difficile de lui arracher ce petit renseignement sans importance. La zizanie entre personnes, entre quartiers et entre villages, était de mise. Malgré la misère qui sévissait et le lot quotidien de la sale guerre, les querelles faisaient des ravages.

A n'importe quel moment, les militaires débarquaient au village et ordonnaient : « argaz, aghioul ». Un terme kabyle qu'ils avaient appris et qui voulait dire : l'homme et l'âne pour les corvées en tous genres. En fait d'hommes, il ne restait que les gamins ou les vieux, les hommes valides étaient en exil pour ceux qui le pouvaient, les autres avaient rejoint le maquis.

Depuis peu, une section des SAS, services administratifs spécialisés, avec ses harkis, était venue grossir les rangs des chasseurs alpins. Elle avait pour mission de faire la guerre et en même temps gérer la population du village sur le plan administratif. Je ne sais plus pour quel référendum se déroulant en France, nous, au fin fond de la Kabylie, nous étions contraints à un vote qui était loin d'intéresser la population qui avait à s'occuper de son malheur.

Un ordre nous était donné de nous tenir prêts le jour vote. Toutes les personnes majeures étaient tenues d'être présentes à l'heure du rendez-vous. Le jour « J », aucune personne ne se trouvait sur les lieux où les SAS avaient prévu d'installer les urnes. La population savait que même sous la contrainte, personne n'oserait toucher à un bulletin car c'était signer son arrêt de mort sur ordre des guérilleros.

Donc, la veille du vote, les guérilleros étaient venus nombreux en fin de soirée pour obliger tout le village à les suivre dans la forêt. Ils avaient décidé de faire cette

action pour impliquer tout le monde dans leurs maquis d'une part, et d'autre part, pour démontrer leur puissance aux yeux des militaires.

Un branle bas s'était emparé de la population qui ne savait plus quoi faire. La peur du couteau ou de la corde prenait le dessus et très vite les maisons se vidèrent les unes après les autres. En peu de temps, tous les habitants d'un quartier situé à l'opposé du poste militaire, avaient abandonné leurs maisons pour rejoindre les maquis environnants. Dans notre quartier situé au milieu du village, seulement une minorité avait obtempéré. Les deux autres quartiers n'avaient pas été inquiétés à cause de la proximité avec le poste militaire.

C'était ainsi qu'hommes, femmes et enfants se retrouvèrent perdus au milieu de la forêt par un temps d'hiver. Un accouchement ainsi que des fausses couches eurent lieu en pleine nuit dans les maquis. Livrés à eux-mêmes en pleine nuit dans la forêt, quelques fuyards se débrouillèrent pour rejoindre les villages proches, d'autres durent souffrir le martyr. Les souffre-douleurs

étaient pris au piège tendu par leurs frères. Les militaires voulaient contraindre les habitants à un vote qu'ils étaient loin de comprendre, et les maquisards avaient saisi l'occasion pour en faire un coup d'éclat.

C'était comme dans un jeu où la balle était le civil et les joueurs, deux adversaires ennemis. Ne voyant arriver personne à l'ouverture du bureau de vote, les militaires s'étaient rendus au village et, surprise, ils constatèrent que le tiers de la population s'était évaporée. Fous de rage, ils embarquèrent le restant des habitants sans exception, y compris les bébés, vers une place du village. Là, après un discours virulent du capitaine pour les obliger à voter, tout le monde cria en chœur : « el-vote oulach », pas de vote.

S'ils avaient opté pour ce slogan la veille, c'était pour ne pas subir le couteau ou la corde. Malgré l'insistance de l'armée et toutes les menaces pour leur faire peur, allant jusqu'à leur lancer des fumigènes, la population s'obstina à ne pas voter. Ensuite, des cris, des pleurs et

des you-yous fusèrent de ces pauvres gens qui, peut-être, voulaient en découdre une fois pour toutes.

Où était l'enjeu dans tout ça ? Si les militaires tenaient tant à ce vote c'était pour plusieurs raisons. D'une part, recevoir quelques galons supplémentaires pour avoir acquis la population et d'autre part, créer la zizanie parmi les gens du village entre les fugeurs et les autres. Au fur et à mesure que les menaces des militaires s'accroissaient, la population délirait de plus en plus. Le capitaine ordonna alors de tirer à blanc sur les pauvres gens car la situation devenait critique et pouvait engendrer le pire. Craignant une situation qui allait la dépasser, l'armée se vit obligée d'abandonner la partie, mais décida de prendre des mesures pour punir toute la population.

Abandonnés par les maquisards qui leur avaient promis de les protéger, les fuyitifs ne tardèrent pas à retourner au village à tour de rôle. Entre-temps, l'armée avait entrepris les premières mesures de châtement. Toute la population d'au moins trois villages, situés au ras de la

montagne, était évacuée pour être recasée dans les maisons des fuyards. A leur retour, ces derniers étaient tenus de se présenter au poste militaire pour se justifier. Leurs maisons étant occupées, on leur signifia qu'ils n'avaient qu'à se débrouiller pour s'abriter ailleurs. On leur ajouta qu'à partir du moment où ils avaient volontairement abandonné leurs maisons, il n'était plus question de réintégrer leurs domiciles.

Donc, chacun se débrouilla un abri chez ceux qui n'avaient pas fui, ce qui donna lieu à une promiscuité sans égale. Dans ce cas de figure, les vainqueurs étaient bien les militaires qui avaient réussi à faire d'une pierre deux coups. Le bouclage de plusieurs villages dans un même endroit leur avait permis un meilleur contrôle de la population, ainsi que la coupure avec les maquisards qui avaient le soutien des villages évacués. Cela n'exclut pas l'existence d'un complot monté contre la population et les vrais maquisards.

En effet, il fut une période où l'armée avait infiltré les maquis, semant des troubles parmi les maquisards. Il

s'en était suivi des purges au sein des ces derniers qui s'entretenaient entre eux. Chacun soupçonnant l'autre de connivence avec les militaires, personne ne faisait plus confiance à personne. Cela avait créé une situation telle qu'on ne pouvait plus savoir qui était qui.

Pour clore ce scénario, l'armée avait décidé de boucler le village en l'encerclant d'une large clôture de fils barbelés. Ils avaient rassemblé tout le monde avec leurs passe-partout, leurs machettes et autres outils pour abattre tous les arbres autour du village. Le but était de dégager un large périmètre permettant une vue sur les alentours afin de mieux contrôler les allées et venues des personnes.

Surveillés par l'armée, les hommes et même les enfants furent contraints d'exécuter la sale besogne. Lorsque les propriétaires donnaient le dernier coup de grâce à leurs arbres fruitiers, ils chuchotaient quelque chose dans un soupir qui exprimait toute leur souffrance. A l'instar des êtres humains, toute l'arboriculture bichonnée durant

de longues années par les paysans devait, elle aussi, encaisser le prix de la guerre.

Ce confit n'épargna ni les arbres, ni même les chiens condamnés par les guérilleros à la pendaison jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Avant que les militaires ne viennent s'installer au village, les guérilleros avaient donné l'ordre à la population d'abattre tous les chiens. Si le propriétaire d'un chien ne s'exécutait pas, c'était lui qui y passait à la place de son animal.

J'ai assisté à l'exécution de pas moins douze chiens, tués d'une manière atroce par un bourreau volontaire. Ils furent pendus à un figuier en plein centre de notre quartier. Le propriétaire du chien, passait une corde avec un nœud coulant autour du cou de l'animal, puis le bourreau balançait le chien à travers une branche d'un arbre. La pauvre bête se débattait pendant un long moment, quelquefois coupant sa langue en lambeaux, avant de mourir.

C'était comme cela que ça devait se passer. Aucune pitié pour l'humain, l'animal ou le végétal. Les allées et venues des guérilleros ne devaient en aucun cas être gênées par les aboiements. Ils voulaient avoir le champ libre pour circuler de nuit en maîtres des lieux, sans être dérangés par quoi que ce soit. Si les personnes se taisaient de crainte de subir leur affront, les chiens osaient signaler leur présence qui n'était pas la bienvenue.

Après le quadrillage du village, la section des S.A.S venue grossir les rangs des chasseurs alpins déménagea ses troupes vers l'autre côté du village où elle occupa un îlot de maisons. Devant l'unique sortie du village, un poste de garde fut érigé et chaque citoyen, entrant ou sortant, était fouillé. Deux femmes étaient désignées chaque jour pour fouiller leurs concitoyennes sous l'œil aguerré des militaires.

L'étau se resserra sur les maquisards qui se virent obligés de se replier vers d'autres endroits. Aux alentours, il ne restait plus que les guérilleros du grenier

qui avaient creusé des casemates dans les champs. Malgré la présence de deux postes militaires à chaque bout du village, rien ne pouvait exclure leur présence dans des abris creusés dans les sous-sols des maisons.

Malgré les fils barbelés, les guérilleros faisaient souvent des incursions au village en les cisillant. Une nuit comme les autres, une voix se fit entendre par une famille habitant en plein centre du village :

- Hé ! Damou, peux-tu m'ouvrir, j'ai à te parler, appelait un guérillero devant la porte de ce monsieur qui disait bonjour aux militaires.

- Qui es-tu ? Répondit Damou.

- Abdeslam, je suis le fils de Boussad nath Said, répondit le guérillero pour le mettre en confiance.

L'épouse du pauvre Damou, qui venait d'accoucher d'une fille, supplia son mari de ne pas sortir, pressentant un malheur. Mais il ne l'écouta pas, faisant une confiance totale à Abdeslam fils de Boussad, un homme connu pour ses valeurs. Damou ouvrit la porte et le

guérillero s'arrangea pour le convaincre de l'accompagner. Il dut lui raconter des bobards pour l'envoyer vers la mort, et comme il n'avait rien à se reprocher, il le suivit. Juste en bas, d'autres guérilleros l'attendaient. Ils le bâillonnèrent puis l'attachèrent avec du fil de fer, comme ils en avaient l'habitude, et le traînèrent vers le lieu où il fut exécuté de la même manière que Hamiche, Bachir, Rabeh, Bélaid...la liste est longue.

Cette autre nuit, un autre guérillero était venu interpellé un gars qu'il connaissait du temps où ils travaillaient ensemble sur des chantiers. Lakhdar dormait chez lui tranquillement quand il entendit une voix l'interpeller :

- Hé Lakhdar, sors de ta chambre et montre-toi !

Le guérillero était de l'autre côté des fils barbelés et l'endroit était exposé pour prendre le risque de les cisailer. Lakhdar avait sa maison à quelques mètres de la clôture et, de la fenêtre de sa chambre, il pouvait voir

Ouali le guérillero qui, profitant de son passage dans les parages, voulait régler un compte personnel avec Lakhdar.

- Que veux-tu ? Répondit Ali.

- Je ne peux pas te parler comme ça, montre ta tête !

Lakhdar savait à qui il avait affaire, c'était quelqu'un qui était très jaloux de lui. Ouali était de ceux qui avaient pris les armes pour se venger et, cette nuit, il projetait de régler un différent qui remontait à quelques années en arrière. Lakhdar avait compris que s'il montrait sa tête par la fenêtre, Ouali ne l'aurait pas raté avec une décharge de chevrotines. Après un échange qui ne donna rien, le guérillero lança un soupir puis dit à Lakhdar avant de déguerpir :

- Hé oui ! C'est comme ça, pendant que tu dors dans un lit douillet auprès de ta femme, moi je traîne dans les maquis !

Cela montre le degré de haine et de jalousie qui poussait ce genre d'individus à ne reculer devant rien pour

assouvir leurs vengeances, quitte à démolir leurs propres vies.

Lakhdar n'attendit pas pour s'exiler. Au matin du lendemain, il alla demander un laissez-passer au poste de commandement. Dans ces collines oubliées, si chères à Feu Mouloud Mammeri, on nous gratifia de l'installation de tout un bataillon, le 7ème des chasseurs alpins, rien que ça. Pour la première fois on se rappela notre région par l'envoi des troupes renforcées pour crapahuter dans nos montagnes et donner la chasse aux maquisards. Lakhdar, s'étant arrangé pour ne pas se faire repérer en cours de chemin, soit par l'armée ou les autres, se rendit aux services et demanda un laissez-passer pour se rendre à Alger.

Malheureusement on le lui refusa, lui conseillant de réintégrer son village et de rester tranquille. N'ayant pas d'autre choix pour sauver sa tête, au lieu de revenir au village, il prit la direction de Tizi Ouzou, arrivant tout juste avant le couvre feu. Heureusement qu'une de ses connaissances habitant au centre ville lui débrouilla une

chambre d'hôtel pour y passer la nuit. Au matin, il fila sur Alger sans laissez-passer avec seulement sa carte d'identité. Il eut la chance de passer les barrages sans problème et se rendit chez des proches habitant un quartier chic de la capitale. Ses cousins, établis depuis très longtemps à Alger, avaient une situation et un statut pouvant leur permettre de recevoir et d'héberger plus d'un fugitif sans inquiétude.

Dès le lendemain, grâce à leurs connaissances, on lui fit délivrer un laissez-passer spécial valable sur tout le territoire. Avec l'aide de ses cousins, il ne tarda pas à s'associer avec un gars du village dans une affaire de transport de marchandise. Et ce fut ainsi que Lakhdar échappa au couteau que le jaloux Ouali lui réservait.

Avant que l'armée ne vienne s'installer au village, la terreur était à son apogée. Ils étaient partout pour semer une animosité sur leur passage. Ce qui était arrivé ce jour là, n'était qu'une haine et un mépris qu'éprouvaient quelques guérilleros envers une population déjà meurtrie. Ils étaient nombreux à visiter

le village, une façon de montrer leurs capacités de nuisance. Tous étaient de taille normale sauf un, presque un nain, il ne portait pas d'arme mais avait de chaque côté de son ceinturon une corde et un poignard. La corde suspendue d'un côté touchait le sol tellement il était petit, une vraie portion d'homme. A la djemaa, il y avait du monde en ces temps où les champs étaient désertés.

Les guérilleros voulaient imiter l'ennemi en faisant des incursions à leur manière et faire peur à la population :

- Y a t-il quelqu'un qui chique ou qui fume parmi vous ?
Disait l'un deux.

Au début, la chique et la cigarette étaient punissables d'une amende, et en cas de récidive, c'était le nez qui sautait, coupé à froid. Par la suite, plus d'amende, mais le nez du chiqueur ou du fumeur qui partait à tous les coups. Ils savaient dénicher le menteur en sniffant dans sa bouche en cas de réponse négative.

Fais ce que je te dis, ne fais pas ce que je fais, cet adage avait été prouvé plusieurs fois. Pour eux, il y avait des gens qui les approvisionnaient en tabac par cartouches entières. La terreur, toujours d'avantage de terreur pour pousser à bout la population. Après un moment d'interrogatoire suivi d'un prêche, le nain retire son poignard de son étui, puis le tourne et le retourne dans tous les sens, tout en toisant les pauvres types qui se trouvaient à la djemaa. D'une grimace sarcastique, il leur dit :

- Vous voyez mon poignard ? Il tremble et lorsqu'il fait ça, c'est parce qu'il y a un traître parmi vous. Allez vite, donnez-le moi que je lui tranche la tête !

Ces égorgeurs, à l'exemple du nain, étaient des volontaires pour ces actes. Leurs collègues les appelaient toujours par leur nom suivi d'un pseudo commun : « le boucher », comme si c'était un titre de fierté. Quelquefois les guérilleros obligeaient leurs victimes à faire le choix entre la corde et le couteau. Ils leur disaient que la cartouche revenait cher et que, de

toutes les façons, ils ne la méritaient pas car ça entraînait une mort normale et rapide.

En fait, la cartouche pouvait alerter, par sa détonation, les militaires. Donc, ils utilisaient des moyens plus que barbares pour les exécutions. Ils poussaient la victime à faire le choix de sa propre mort, en l'obligeant à parler et vouloir en finir au plus tôt.

Dans ces cas là, quel que soit le mode exécutoire, la mort pouvait apparaître plus douce. En effet, ils utilisaient des moyens inimaginables de torture. Ils arrachaient les ongles d'une victime avec des tenailles, ils lui ouvraient la peau au niveau du thorax, la dépeçaient en forme de poche, remplissaient le tout de chique et de sel, puis recollaient la peau.

Ce mode de torture poussait la victime à prononcer ou la corde, ou le couteau, étant entendu que les guérilleros faisaient le contraire de ce que la victime avait prononcé. Et dire que quelques guérilleros, toujours en vie, touchent la pension réservée à cet effet tandis que

leurs victimes sont oubliées par tous, y compris les membres mêmes de leurs familles, tabou oblige.

Un acharnement sans limite fut décidé contre certains dignitaires successibles de gêner les guérilleros dans leurs actions. Ces personnes honorables étaient mal vues par les guérilleros qui voyaient en elles un danger pour leurs raisons d'être, ce qui les incitait à les éliminer un par un.

Combat psychologique du côté des sages et dignitaires et guerre abjecte de l'autre côté. Yahia nath Leflani et bien d'autres, étaient des cibles choisies. Certains avaient miraculeusement échappés à une triste fin, d'autres avaient connus les affres de la mort. C'était la bêtise et l'ignorance contre la sagesse et la connaissance.

Cet été de 1957 a été le plus dur pour moi, j'avais atteint l'âge du vrai suspect aux yeux des militaires. A quinze ans, je n'ai pas échappé au harcèlement à cause de nos aînés qui avaient rejoint le maquis. Pour les mêmes que

nous étions, c'était très difficile d'être pris entre deux feux dans un accrochage. A chaque moment dur c'était l'enfer, dès que la situation se calmait, on reprenait nos habitudes de gamins et on oubliait tout.

Nous étions en été, et comme toujours, le pacage des animaux ainsi que les travaux champêtres se faisaient en matinée et en soirée. Entre les deux séances, pendant que les adultes faisaient leur sieste, nous, les jeunes, on se regroupait dans des endroits à l'abri des regards pour bavarder et passer le temps. Ce jour là, comme pour se vanter, un jeune berger de mon âge, sortit de sa poche un pistolet de petit calibre, un 6,35 mm à barillet, complètement rouillé.

- Rachid, où as-tu trouvé ce joujou, lui demandais-je.

- Ne cherche pas à savoir, ce joujou c'est un pistolet, je l'ai trouvé et il est à moi, m'avait-il dit.

Un pistolet, même rouillé, ne se trouvait pas comme ça en cette période d'interdits en tous genres. Qui était derrière cette histoire ? Personne ne le savait sauf

Rachid, mais il ne l'avait pas dit et ne le dira jamais. Ceux qui l'avaient entraîné dans cette affaire ne pouvaient être que des gens du village, des étrangers chez nous, il n'y en avait pas. Personne ne savait que Rachid avait sur lui un pistolet, encore moins sa famille.

S'il m'a montré son arme, c'était pour se vanter un peu et aussi pour dire qu'il avait quelque chose que nous, les jeunes de son âge, n'avions pas. On se disait souvent des confidences entre gamins, mais dans ce cas c'était autre chose. Les petites aventures qu'on se racontait en les grossissant pour faire sensation n'avaient rien à voir avec une arme à feu.

Les jours d'après avaient révélé le mystère du pistolet, mais pas complètement. A cet âge on n'était pas tellement imprégné de sentiments nationalistes au point de sacrifier sa vie. La raison était ailleurs et, avec du recul, j'ai cru deviner pourquoi Rachid, l'adolescent précoce, s'était engouffré dans cette mésaventure. Pourquoi voulait-il rejoindre ceux qui avaient élu domicile dans un grenier particulier ?

Ceux qui lui avaient remis l'arme, n'étaient que ces guérilleros du grenier qui le connaissaient bien. On l'avait chargé de tuer un civil qui ne faisait pas de mal, sinon qu'il allait faire quelques corvées au poste militaire moyennant un casse-croûte et un coup de rouge. Rachid, après avoir prémédité son coup, alla à la rencontre du bonhomme. Face à sa victime, il sortit de sa poche son pistolet et appuya sur la détente sans succès. En effet, ce n'était qu'un joujou, tout juste bon à effrayer les petits ou à permettre à Rachid de réaliser ses ambitions.

Le bonhomme, assez costaud, accrocha son agresseur. Il le fit tomber par terre et tenta de l'immobiliser. Rachid se débattit mais ne parvint pas à se soustraire des bras du type. Deux femmes passant par là, croyant à une rixe, aidèrent Rachid à s'échapper. Il se sauva pour se cacher dans les champs en attendant de rejoindre ses initiateurs. Il était parti pour grossir les rangs de ceux qui l'avaient entraîné vers la mort.

Celle qui disait que Rachid était passé dans leur grenier avait raison, sûrement pas une seule fois mais plusieurs. Quelques temps après, des guérilleros étaient venus enlever le bonhomme pour lui faire subir ce qu'ils avaient fait subir à d'autres. Il n'y a pas longtemps j'ai appris de la bouche du frère de Rachid que le bonhomme en question était l'un des meilleurs amis de leur père. Si seulement Rachid l'avait su, peut-être aurait-il refait ses calculs.

J'aurais pu être comme Rachid ou comme tel autre. Ce n'était pas une question de choix personnel mais une affaire du destin simplement. Rien ne me différençait des autres jeunes de mon âge. Nous avons connu le même mode vie, la même tourmente et les mêmes misères. Rachid était un garçon turbulent et assez précoce. Il enviait les adultes qui avaient un statut que lui ne pouvait pas avoir. Il lui fallait un sacrifice, celui de sa vie, pour tenter de faire comme ses aînés. Il trouva ce moyen qui s'avéra trop cher, il le paya de sa vie.

Durant toute ma vie, je m'étais bagarré deux fois. La première fois, c'était avec Rachid suite à un défi qu'il m'avait lancé. On s'était accrochés comme le faisaient tous les garçons du monde sans se faire trop de dégâts et chacun retrouva sa place. Il avait suffi de quelques journées pour que nous reprenions nos habitudes de bons camarades pour devenir des amis par la suite.

Nous habitons le même quartier et nous avons quelques liens de parenté. Notre occupation favorite était le piégeage des oiseaux dans les champs, en dehors des jeux de billes, de pelote ou autres. Quand on se retrouvait au village, c'était pour s'installer dans un coin de la djemaa du quartier pour raconter des tas de choses spécifiques à notre âge d'adolescents.

Il y avait un endroit particulier où nous aimions nous retrouver pour observer ceux qui passaient sans être vus. A ce moment là, les commentaires fusaient et Rachid en disait bien plus que moi. Etait-ce une prémonition ou simplement le fait du hasard quand il disait qu'il était disposé à passer devant un peloton

d'exécution s'il parvenait à mettre en œuvre le projet qu'il ambitionnait depuis quelques temps. Avec le temps, je me demande si c'était sa précocité, son rêve d'un mieux être, ou les deux qui l'avaient conduit vers une fin aussi précoce qu'injuste, sans lui accorder le temps de rêver encore un peu.

Nous avons été forgés par une nature qui ne nous donna aucune chance. Je me souviens de notre caractère de sauvages innés, capables du pire. Enfants, on nous apprenait à égorger les oiseaux, à faire souffrir les bêtes et à être sans pitié envers d'autres animaux. De là, à passer à l'acte le plus horrible, il n'y avait qu'un pas.

Pourquoi et comment étais-je arrivé, moi-même, à passer un couteau au travers de la gorge d'un petit chiot ? Qui pouvait-on blâmer ? L'enfant de dix ans que j'étais ? Nos aînés qui nous avaient mal éduqués ou les autres ? A cette question, je ne saurais répondre car elle me renvoie vers un embrouillement sans fin. Ce que je sais, c'est que mon geste de l'époque était fait dans le sens

de vouloir mettre fin à la souffrance des petits chiots, jetés par un adulte.

Je n'étais pas seul à avoir commis cette atrocité. L'idée émanait d'un cousin qui était mon aîné de deux ans. Quant à l'autre il me dépassait d'un an. Nous descendions vers nos champs et, en cours de route, nous entendîmes les gémissements d'au moins six chiots abandonnés au bord d'un talus, ils étaient blancs mouchetés de noir. Notre aîné proposa de les liquider pour mettre fin à leur agonie.

Sans aucune hésitation, nous sortîmes nos couteaux de nos poches et commençâmes la sale besogne. J'ai pris un chiot que j'ai égorgé à moitié seulement, car le canif que j'avais ne convenait pas. Le voyant se débattre dans son sang, je l'ai repris et recommencé jusqu'au bout. Le sang ne me gênait pas du tout, j'étais initié à la sale besogne comme tous les garçons de l'époque.

Devenu adulte, j'ai souvent fait le boucher pendant les fêtes du sacrifice. Prendre un mouton, l'égorger, le

dépecer était pour moi quelque chose d'anodin. Depuis, à mon grand regret, je me suis rendu compte de cet acte dégradant. Si j'avais eu conscience de ce que je faisais j'aurais laissé cette besogne à d'autres mais, hélas, je ne pouvais pas le savoir.

Ces pauvres petits chiots avaient été jetés, arrachés à leur mère, par un mordu de la chasse qui avait une chienne. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait ça. A chaque portée, il jetait les petits pour que sa chienne reprenne sa forme au plus vite afin d'aller braconner. Toutes les saisons étaient bonnes pour la chasse et tout y passait, animaux sauvages et autre gibier, notamment en période de couvée plus prisée et favorite des chasseurs.

C'était là un passage de notre adolescence qu'il fallait traverser avec des crises multiformes. Si ailleurs la crise d'adolescence est une étape assez difficile dans la vie d'un jeune garçon, chez nous c'était inqualifiable. En plus de nos conditions de vie trop difficiles, se greffaient les affres d'une guerre atypique. Toutes les conditions

étaient réunies pour faire de nous des sanguinaires tel Hocine-el-boucher, un égorgueur sans foi ni loi.

A la fin de la guerre, et longtemps après, un guérillero faisait des crises de démence ou, peut-être, il les simulait pour se faire craindre. Il disait que l'odeur du sang humain lui manquait et qu'il avait besoin de ça pour passer ses crises. Disait-il vrai ou faux, personne ne pouvait le savoir sauf lui et ses acolytes. C'est à croire qu'une hérédité s'est installée quelque part, puisque ces égorgements ont continué à exister de nos jours.

Sid-Ali, le chef des harkis, ne faisait pas la guerre, il était là pour une autre mission. La guerre était un terrain de chasse réservé aux alpins, avec leurs larges bérets noirs qu'ils remplaçaient par des chapeaux de brousse pendant les ratissages. Les harkis n'étaient pas impliqués dans les opérations, ils avaient leur campement à part. Tour à tour, ils occupaient une maison en évacuant les propriétaires, puis changeaient d'endroit au gré de la situation. Au milieu du village se trouvait notre maison, les harkis avaient occupé la maison voisine avec la

précaution, comme toujours, de tout entourer de fils barbelés.

Un jour, quelqu'un était venu de nuit et, à partir du haut de notre maison, tira deux coups de fusil de chasse sur les harkis. C'était en été, ils étaient tous les uns à côté des autres, endormis dans la petite cour de la maison. L'apprenti maquisard aurait pu faire un carnage mais il ne fit que les réveiller, juste quelques blessures superficielles à un seul harki.

A partir du lendemain, ma famille se vit chassée de sa maison que les harkis encerclèrent par des fils barbelés. Cette provocation était dirigée contre ma famille, un peu comme si on mettait un bâton dans un essaim de guêpes. L'auteur de ce geste avait une arme et vivait au village, il ne pouvait être qu'un proche.

En effet, quelques temps après, nous sûmes qui c'était et pourquoi il avait fait ça. Mon père était mis hors de cause par les militaires qui avaient bien compris la mise en scène, d'autant plus que s'il voulait les provoquer, il

ne l'aurait pas fait devant sa maison. De plus, ils n'insistent pas sur l'événement et classèrent l'affaire comme si rien ne s'était passé car s'agissant de harkis.

Quelques temps après, les harkis déménagèrent pour s'installer à l'autre bout du village et ma famille réintégra la maison. Sid-Ali, chef des harkis, avait le grade de sergent. C'était un kabyle mais pas de notre région, car son dialecte était différent du notre. De même que son épouse Tassadit qui se rendait dans les foyers pour donner des soins aux femmes ou leurs enfants. Elle était la seule femme parmi le lot de harkis qui étaient des gens de l'intérieur, ils ne parlaient pas kabyle et paraissaient plutôt discrets.

Deux kabyles faisaient partie de l'effectif, l'un des deux se faisait distant, tandis que l'autre s'était rapproché de la population. Il était assez âgé par rapport aux autres et paraissait être là sans aucun rôle. Il disait que sa vie s'était arrêtée depuis que ses camarades, maquisards comme lui, avaient égorgé son frère à son insu.

Pendant qu'il était au maquis, à chaque fois qu'il voulait rendre une visite furtive à sa mère, ses collègues trouvaient toujours un moyen de l'en dissuader pour ne pas qu'il sache la vérité. Une nuit, profitant du passage de son groupe pas trop loin de sa région, il décida de leur fausser compagnie pour aller voir sa mère. Celle-ci l'accueillit avec des sanglots en l'accusant d'être complice dans la mort de son frère, lui qui ne savait rien. Il l'écouta lui raconter la tragédie à laquelle il ne s'attendait pas.

Après le récit troublant de sa mère, il décida de venger la mort de son frère qui n'avait rien fait. Au petit matin, il choisit un poste militaire dirigé par un capitaine connu dans la région pour sa justesse. Les mains levées, il avança vers le poste de garde avec son arme qui pointait sous son caban. Arrivé devant la sentinelle il demanda à être désarmé car il venait se rendre. On informa le capitaine qui ordonna qu'on le laisse entrer avec son arme.

- Mon capitaine, je descends du maquis et comme vous voyez, je suis armé, que dois-je faire ? S'interrogea le maquisard.

- Prenez place, je vous écoute, répondit le capitaine.

Ensuite, commença tout le récit de cette histoire qui se solda, comme tant d'autres, par l'exécution de pas moins une cinquantaine de personnes impliquées dans le mort de son frère. Pour les militaires c'était une occasion à ne pas rater pour « casser du fel », comme ils disaient.

Le sergent Sid-Ali, en tant que kabyle, voulait sympathiser avec la population. Il passait souvent au village et s'arrêtait partout pour discuter avec les gens. Sa femme aussi faisait son possible pour aider les jeunes mamans, les vieilles ou les malades. Sid-Ali buvait beaucoup, c'était visible à ses yeux mais aussi à son langage qui le trahissait quelques fois.

Il avait un mouton qui le suivait comme un chien. Ce mouton ne buvait jamais d'eau, il l'abreuvait avec du vin. Incroyable mais vrai, je l'avais aperçu pendant que je

me trouvais au village pour deux ou trois jours. Le mouton complètement soûl, déambulait avec son maître. Ce fait insolite changeait quelque peu de la guerre des humains.

Depuis quelques temps, la vie semblait moins houleuse que d'habitude. Malgré la présence des guérilleros dans les greniers ou dans les granges, les habitants n'étaient pas tellement inquiétés, ni par les uns, ni par les autres. Les militaires ne chassaient plus les « fels » et les guérilleros ne les provoquaient plus, ils devaient être à l'aise et bien au chaud dans leurs greniers.

Les choses allaient presque normalement, et tout le monde dormait tranquillement, quand les cris d'une dame résonnèrent dans les oreilles du voisinage. Deux harkis, avec la complicité de la sentinelle, avaient fait irruption dans une maison du quartier. Ils tentaient de violer une dame en présence de son mari qui fut aussitôt ligoté, puis attaché à une barre à côté de son lit.

A cette époque, la fermeture des portes était interdite et les harkis n'avaient eu aucun mal pour pénétrer dans la chambre du couple. Pendant que l'un des deux harkis menaçait la dame avec un poignard sur sa gorge, l'autre essayait de commettre son forfait. La maman du mari, très courageuse, arriva avec une pelle et cogna de toutes ses forces sur l'un des deux harkis. Une altercation s'en suivit avec des cris qui fusèrent de part et d'autre. Se voyant dans une situation délicate, les deux harkis quittèrent les lieux pour rejoindre leur campement.

Les hurlements entendus par le voisinage, ne pouvaient pas permettre de camoufler cet acte. Le lendemain matin, tout le village ne parlait que de ça. L'époux de la dame, se sentant déshonoré, n'avait pas le courage d'ouvrir la bouche. Il était assis à la djemaa, les mains sur ses joues, tête baissée, il ne soufflait pas un mot. Une seule parole sortit de sa bouche :

- Désormais, ne me considérez plus comme un homme, la dernière des femmes vaut mieux que moi, avait dit le pauvre malheureux.

L'outrage subit ne pouvait pas rester impuni aux yeux de quelques personnes, il fallait agir. Des propositions en tous genres furent entendues. Finalement, ils optèrent pour la solution la plus sage, c'est-à-dire, aller se plaindre auprès du capitaine des chasseurs alpins qui commandait toute la compagnie. La troupe des harkis était une section avec comme chef le sergent Sid-Ali.

Ils furent bien reçus et écoutés par le capitaine qui leur promit d'enquêter sur le champ. En effet, les deux harkis ne tardèrent pas à être démasqués. Après avoir été flagellés, ils furent livrés à la djemaa où quelques personnes s'y trouvaient : « faites-en ce que vous voulez », fut la réponse du capitaine qui passait pour un brave. Les deux harkis avaient des traces de coups sur leurs dos, ils ne portaient que leurs pantalons.

Dans l'état où étaient les deux harkis, les gens ne jugèrent pas nécessaire de leur en rajouter. Simplement, ils leur ordonnèrent de quitter le village sur le champ, sachant que d'autres personnes les attendraient sur leur chemin. En effet, à quelques encablures du village, ils

furent interceptés par un groupe de guérilleros. Les deux harkis devaient subir ce que d'autres avant eux avaient subi. Hocine-el-boucher était là pour les obliger à faire le choix de leur propre exécution !

Durant l'opération jumelle l'étau s'était resserré. Les villages étaient quadrillés, les maquis passés au peigne fin et les suspicions grossissaient. Durant cette période, c'était la confusion totale, on ne savait plus qui était qui. Deux civils portant des burnous marron descendaient d'un hélicoptère à l'endroit où ils étaient attendus. Ce devait être des gens importants pour recevoir une telle faveur, voyager en hélicoptère, disait-on au village.

On chuchotait que les deux personnes étaient Aissa et Lamara qui avaient rejoint le maquis dès la première heure. Comment était-ce possible qu'une pareille chose ait pu se produire ? D'après les dires, les deux personnes en question étaient présentes au poste militaire de l'usine quand Hamiche, à qui on avait ôté la tête pour la placer dans un couffin, se trouvait là aux arrêts pour un interrogatoire.

Les non-dits de cette guerre ne sont pas prêts de livrer tous leurs secrets. Le guérillero qui était devenu un parent de Djaffer par alliance refuse toujours de dire quoi que ce soit, plus d'un demi-siècle après l'indépendance. Une fois, à force de vouloir insister, le guérillero fit savoir à Djaffer qu'il ne pouvait rien dire. Il rajouta que si jamais il disait quelque chose, des têtes pourraient tomber. Serait-ce que la guerre continue ? En tout cas, il aurait entièrement raison s'il avait tu l'ensemble des faits, mais ce n'était pas le cas. Pour faire l'apologie de leur guerre, les guérilleros n'hésitent pas à fabuler sur leurs «bonnes actions».

Des jeunes du village qui n'ont pas vécu cette guerre voulaient en savoir un peu plus, afin d'écrire une petite histoire sur notre région. Ils ont donc fait appel aux survivants de la triste époque pour avoir quelques renseignements. Nos jeunes historiens se sont retrouvés devant un dilemme pour une seule et même question. Quatre versions différentes de quatre guérilleros supposés être présents au moment d'une attaque. Pris à

part, chacun a raconté sa version à sa manière à propos d'un blessé. Malheureusement, ce dernier ne pouvant pas témoigner, car n'étant plus de ce monde, nos acteurs ont décidé de s'accaparer l'événement pour le quadrupler. Chacun l'ayant pris à son compte, tous les quatre se sont partagé le blessé pour le sauver.

Après cela, nos historiens ont dû laisser tomber car ils allaient questionner un cinquième survivant. S'ils l'avaient fait, ils se seraient retrouvés tout simplement avec une variante supplémentaire. L'histoire du blessé était belle et bien une réalité. Les impacts de balles, encore visibles sur un mur d'une ancienne maison, c'était aussi une vérité. Quant à tout le reste, ce n'était que des mensonges épicés de fanfaronnade.

Des nuits comme celle de cette attaque, il y en a eu plusieurs dans les ruelles du village. En général, c'était les militaires qui embusquaient dans des endroits bien choisis pour un guet-apens. Ils avaient assimilé la leçon et faisaient comme les maquisards. Seulement, ils ne prenaient aucun risque en se mettant à l'abri à

l'intérieur des préaux d'où ils observaient les éventuelles incursions des guérilleros.

Un autre guérillero vantait ses avatars devant un parterre de jeunes, leur racontant trop de choses pour être vraies. Il utilisa ses multiples cicatrices pour convaincre l'assistance. Tout n'était que mensonges, la vérité ayant été occultée depuis toujours, il ne restait plus que le verbe flatteur pour se donner plus d'importance. Pas une seule fois dans son récit, il ne fit allusion à la mort de son cousin, liquidé par ses pairs, dont lui-même fut le principal complice.

C'est dire qu'au cessez-le-feu, ce guérillero rentrait au village avec les honneurs en grand maquisard. Il fut, à l'instar de ses camarades, porté sur les épaules en modèle. J'avais connaissance de quelques détails concernant sa blessure l'ayant handicapé à vie. Ce fait dont je me souviens s'était passé dans un champ.

Au début des événements, plusieurs personnes possédaient des fusils de chasse, une arme faisant partie

du décor de nombreuses maisons. A chaque fois que les militaires montaient au village, les détenteurs de fusils fuyaient vers les champs et se cachaient jusqu'au départ des militaires. La crainte d'être harcelé faisait d'eux des suspects, même s'ils n'avaient rien à se reprocher, le fait de se dérober à chaque arrivée de l'armée ne faisait que confirmer la suspicion. De toutes les manières, il était clair qu'ils avaient, volontairement ou non, rejoint le maquis.

Avec le recensement, tous les absents étaient fichés comme étant des rebelles. Le guérillero en question avait caché son fusil de chasse dans un repère, canon vers le haut. Ce fut au moment où il retirait son arme qu'un coup de feu partit. Comme le fusil était chargé de chevrotines il fut sérieusement blessé.

Ce fait divers dont j'étais au courant pour avoir entendu le coup de feu pas loin de notre champ où je me trouvais, tout le quartier le savait aussi. Par contre, ce que j'ignorais c'était son abri du village, et surtout la prison qu'il venait de faire avant d'être libéré au cessez-

le-feu. Cette histoire de prison ne fut connue que plusieurs années après la fin de la guerre. A partir du moment qu'il fut recherché, il se débrouilla de faux papiers et exerça quelque part en Kabylie, avant d'être repéré et placé en détention.

Voilà un peu le parcours d'un ancien guérillero qui se voulait le plus grand des grands. Comment expliquer que les enfants d'un guérillero de première heure, étaient envoyés dans des écoles en ville pour poursuivre leurs études, tandis que les autres enfants étaient privés d'instruction ? Ce « grand défenseur des libertés et combattant pour la justice » avait ordonné le saccage de notre école pour nous priver du savoir.

En 1958 j'allais sur mes 16 ans et à cet âge, je me sentais un vrai rebelle. Au fond de moi-même, je me voyais apte à choisir mon camp, mais lequel ? Un garçon de mon âge qui quémandait de la nourriture chez les militaires, parce que trop pauvre et misérable, avait été enlevé par les guérilleros. Il fut la plus jeune victime à être livrée à la boucherie par les siens, disait-on au village. Le

complot était monté de toutes pièces par des membres de sa famille qui voulaient s'en débarrasser. Devenu un témoin gênant dans une histoire qui ne disait pas son nom, il fut vite liquidé.

Les uns disaient que c'était à cause de son comportement avec les militaires, d'autre racontaient que c'était à cause d'une affaire de mœurs, mais la réalité était peut-être ailleurs. On ne savait pas encore que des faux combattants rendaient visite aux militaires. Rien n'exclut que le pauvre garçon se trouvait au poste quand Aissa et Lamara avaient débarqué au poste militaire en hélicoptère. Si les regards s'étaient croisés, le jeune garçon devait forcément signer sa condamnation à mort.

Pour m'éloigner du village, mon père fit tout son possible afin de me caser quelque part en ville. Il voulait me mettre à l'abri d'une mésaventure mais ce fut très difficile de me trouver une place dans un centre d'accueil ou quelque chose du genre. Il finit par me placer dans un centre de préformation pour quelques

mois, façon d'apprendre quelques travaux manuels avant d'entamer un stage dans le bâtiment. Après seulement six mois de préformation, je dus retourner au village en attendant la prochaine rentrée d'une autre formation à laquelle j'étais admis.

Entre temps, les guérilleros avaient élu domicile au village où ils firent bon ménage avec les militaires. Acculés et coupés du soutien de leurs sympathisants à cause du blocus, ils s'étaient repliés à l'intérieur des villages où ils sévirent en maîtres auprès de la population. Ils avaient instauré des lois, jugeaient et condamnaient selon leur humeur. Depuis les greniers ils ordonnaient, convoquaient et donnaient des leçons à la population.

Ayant compris que la grande terreur ne pouvait plus jouer en leur faveur, ils se contentèrent de condamner les contrevenants à des amendes. La pauvre population, traumatisée par les actions de terreur qu'elle avait subie, obéissait sans résister. Ce test avait bien fonctionné et donna de bons résultats, d'autant plus que

personne n'osait les contrarier. Alors, se croyant tout permis, ils faisaient dans les excès. Ils se déplaçaient d'un grenier à un autre et y séjournèrent un temps plus ou moins long, selon l'accueil qui leur était réservé.

Ceux qui avaient compris leur manège, leur faisaient savoir, par médias interposés, qu'ils n'avaient pas intérêt à leur rendre visite. Quelqu'un parmi ces gens, avait eu le courage de leur dire via un intermédiaire que, s'ils voulaient se rendre chez les militaires, il n'y avait pas lieu de passer par sa maison. C'était tout dit et bien compris, ils n'avaient jamais osé s'y aventurer, ni lui causer de soucis.

Se rendant chez un paysan, ce dernier leur offrit ce qu'il avait de meilleur comme nourriture, c'est-à-dire du lait de vache, du petit lait et du beurre avec de la galette. Croyant bien faire, il s'était vu renvoyer les présents, non sans quelques remarques. Comme on les avait habitués à d'autres plats, et particulièrement à une autre ambiance, ils firent venir une dame chargée de leur faire quelques achats. Leur trésorier ouvrit son sac,

tira quelques billets, puis ordonna à la dame d'aller leur acheter du beefsteak et ce qui allait avec.

- Ce n'est pas avec du petit lait qu'on va faire la guerre ! Déclaraient-ils au malheureux paysan qui encaissa cela comme une honte. Ce fut la seule nuit qu'ils passèrent chez le bonhomme chez qui, en plus du repas qu'il leur offrit, l'accueil n'était pas très chaleureux.

Le lendemain matin, à la première heure, ils quittèrent la demeure du paysan pour ne plus repasser chez lui. Ils sautaient d'un domicile à un autre selon leur humeur. Toute une équipe de femmes, plus ou moins jeunes, travaillaient pour eux. Cela s'appelait la guerre des greniers et les militaires étaient au courant de tout, probablement informés par un indicateur quelconque.

Des arrestations, non pas de guérilleros mais de leurs sympathisants, eurent lieu. Après un interrogatoire qui ne donna rien, niant toute présence de guérilleros au village, les prisonniers étaient punis d'une manière honteuse. Connaissant parfaitement le caractère du

villageois, les militaires avaient enfermés sous une même trappe les hommes et les femmes interpellés, chose qui alimenta la rumeur au village et donna lieu à des racontars en tous genres.

Les guérilleros ne semblaient pas inquiétés par l'armée. On aurait dit qu'elle faisait semblant de ne pas savoir où ils se cachaient. Cette question tarauda l'esprit de pas mal de personnes, se demandant si les guérilleros n'étaient pas en contact avec les militaires. Plus tard, il s'avéra que ces gens avaient raison de se poser une pareille question. En effet, une certaine lassitude prenait le dessus, aussi bien du côté des militaires que du côté des guérilleros ou même de la population. Il n'y avait plus aucune provocation de part et d'autre.

L'armée était forte, elle en avait les moyens, et la population commençait à prendre conscience de l'enjeu. Le citoyen s'était retrouvé entre le marteau et l'enclume et le forgeron n'était autre que cette guerre. Chaque camp tentait de récupérer la population. Les militaires s'étaient lancés dans l'action psychologique et les

guérilleros ne demandaient que la paix. Seulement, ils considéraient que le citoyen leur revenait de plein droit et par conséquent ne pouvaient pas admettre qu'un étranger s'imisce dans leurs affaires. Dès lors, ils se montrèrent moins méchants pour gagner la sympathie des gens afin de finir leur guerre dans les greniers ou dans les granges.

Les militaires avaient, eux aussi, compris comment il fallait s'y prendre. Pour démontrer qu'ils savaient tout et qu'ils ne voulaient plus chercher la petite bête, ils disaient bonjour à la paille. Cette expression était devenue une paraphrase qui fit du chemin. En effet, les militaires prononçaient souvent « Bonjour la paille », en passant devant une grange ou en s'introduisant dans une maison équipée d'un grenier. C'était une façon de leur faire savoir que, même s'ils ne les aimaient pas, ils ne voulaient plus leur faire la guerre. Une sympathie s'installa entre les militaires et la population. Cela aurait pu fonctionner jusqu'au départ des troupes vaincues et la grande victoire des vainqueurs.

Tout allait bien jusqu'au jour où un lieutenant Polonais, surnommé l'homme à la canne, arriva pour commander la compagnie des chasseurs alpins avec une rigueur sans pareil. Homme de terrain, peut-être un ancien d'Indochine, il n'hésitait pas à le faire savoir. Il ne ratait pas une seule occasion pour démontrer son orgueil en faisant dans le crime et la démesure. Ce satané polonais avait laissé toute une histoire dont les gens du village se souviendront pendant longtemps et ceux, encore en vie, s'en souviennent encore. Dès son arrivée il fit savoir à la population qu'il ne badinait pas. Il aura à son actif plusieurs exécutions de civils ayant des contacts avec les maquisards.

La première victime était un partisan dont un de ses fils, maquisard de première heure, était tombé au combat. Mohand fut retrouvé mort à une petite distance entre le village et le poste militaire, gisant à côté d'un frêne. A première vue, personne ne savait de qui il s'agissait car, la veille, les militaires avaient arrêtés plusieurs personnes en même temps.

Son corps était visible depuis la djemaa et son burnous marron laissait supposer qu'il s'agissait bien de Mohand. Personne ne pouvait s'y rendre ou faire quoi que ce soit, il fallait attendre. Un peu plus tard, en cette matinée de printemps, son corps fut transporté et enterré au cimetière du village.

La seconde victime était un partisan que les militaires avaient attaché et pendu par les pieds, la tête en bas, au mûrier de l'école. Cet arbre, sur lequel était suspendue, autrefois, une corde reliée à une cloche pour sonner la rentrée des classes, devint une potence le temps d'une exécution. Avaient-ils l'intention de le pendre jusqu'à ce que la mort s'ensuive ? Personne ne le saura jamais, sauf le polonais et ses troupes.

La troisième victime était encore une des personnes du groupe que le Polonais avait arrêté. Elle fut fusillée non loin du village et jetée dans un puits. La quatrième victime était exécutée de la même manière dans un champ à quelques encablures du village. Presque le même scénario se reproduisait à chaque fois. On arrêtait

des suspects, on les torturait et, s'ils ne disaient rien, finissaient à la « corvée des bois », terme qu'utilisait le Polonais pour ordonner la mise à mort.

Le lieutenant Polonais avait décrété des interdits par ci, des interdits par là et gare à celui qui enfreignait le règlement. A chaque petite occasion qui se présentait, l'homme à la canne n'hésitait pas à la saisir pour confirmer sa nature d'homme dur. Une vieille femme qui arrachait avec sa main un peu d'herbe pour sa brebis, était l'occasion à ne pas rater. Elle tombait à point nommé, d'autant plus qu'il y avait quelques personnes présentes sur les lieux. Le lieutenant saisit le moment pour interpeller la dame :

- Hé, là-bas, tire-toi de là ou je tire ! s'exclama le Polonais.

L'approche des fils barbelés faisait partie des interdits. La pauvre femme n'ayant pas obtempéré, il ordonna aux soldats qui l'accompagnaient de faire venir l'hélicoptère. Ensuite il épaula puis, de sa carabine, sortit un coup de

feu qui atteignit la femme indisciplinée. C'était une vraie mise en scène du lieutenant, faire croire qu'il visait bien et qu'il n'avait pas l'intention de la tuer et pourtant.

Soi-disant touchée sur le revers de la paume, la balle ne devait que lui transpercer la main qu'elle tendait en dessous des fils barbelés. L'homme à la canne voulait démontrer qu'il était un tireur d'élite. L'hélicoptère était arrivé et la femme évacuée au bataillon des chasseurs alpins situé à quatre ou cinq kilomètres à vol d'oiseau du village. Avait-elle fait son baptême de l'air vivante ou morte ? Ne l'avait-elle pas fait du tout ? On ne le saura jamais. Tout ce que les gens savaient c'était son enterrement. Il l'avait touchée à la poitrine et non à la main.

Ouali, le guérillero qui en voulait à Lakhdar à cause d'une jalousie morbide, était retrouvé mort pas loin du village. Les militaires avaient ramené son corps et l'avaient déposé à un endroit qui était un cimetière avant qu'il ne fût profané par l'armée. Ce cimetière avait

été rasé pour en faire une plateforme de stationnement des autos blindées.

Afin d'identifier la personne les militaires avaient rassemblé tous les hommes. Un par un, ils les firent défiler devant le corps en leur demandant s'ils le reconnaissaient. Aucun n'avoua le connaître, tous nièrent et tous connaissaient parfaitement bien Ouali. Les militaires étaient furieux devant l'entêtement des gens qui refusaient une évidence. Alors, chacun eut droit à un coup de matraque avant d'être réexpédié chez lui. En fait, Ouali avait été tué par ses collègues au moment où il allait leur fausser compagnie pour se rallier.

Depuis l'arrivée du Polonais, les guérilleros se sentirent obligés d'abandonner leurs greniers devenus trop dangereux. Ils se déplacèrent vers les champs où ils avaient creusé des abris auparavant. Là, ils se firent ravitailler par leurs sympathisants et ne quittaient jamais leurs abris. Très discrets, ils tenaient bon en attendant la paix. Yahia nath Leflani devait savoir qu'ils avaient élu domicile dans son champ, mais il s'y rendait quand

même, sachant qu'ils n'oseraient pas quitter leur gîte. Eux aussi avaient une vie et ils y tenaient, ne prenant pas le risque de se montrer pour être la cible de l'homme à la canne.

Depuis quelques temps, le lieutenant ne se baladait plus avec sa carabine mais avec une canne de fabrication locale. Comme si la chasse aux « rebelles » était terminée, il s'inventa une autre mission pour occuper son temps. A tout bout de champ, il levait sa canne pour donner des coups à ceux ou à celles qui n'obéissaient pas à ses ordres. Ce fut ainsi que les chasseurs alpins et les harkis ont fini leur guerre contre la « rébellion ». L'homme à la canne s'était attaqué à cette autre guerre d'un genre nouveau, celle d'émanciper la population qu'il trouvait trop archaïque.

Au fur et à mesure qu'il se rapprocha de la population, il décréta une série de mesures à respecter. L'ordre fut donné aux propriétaires d'animaux de séparer l'étable de la même pièce qu'ils occupaient, la cohabitation avec les bêtes fut interdite. Les mariages entre mineurs

furent également interdits. L'homme n'avait plus le droit de charger sa femme d'un fardeau sur la tête pendant que lui-même était sur le dos de sa monture. La saleté entraînait une punition, les mamans de bébés devaient prendre soins de leur progéniture, etc.

Combien de fois le donneur de leçons avait-il fait descendre l'homme de sa monture, obligeant la femme à prendre sa place sur la bête. Ceci sans omettre de charger l'homme du fardeau que portait sa dame et les suivre ainsi jusqu'au village. L'homme, ridiculisé devant tout le monde, prenait conscience de l'injustice commise envers son épouse.

Bien que la femme Kabyle ait de tout temps secondé à tous les travaux, il se trouvait des familles qui confinaient leurs dames, y compris les filles dès leur jeune âge. Elles ne quittaient la maison que pour des raisons majeures, tel le mariage. Le lieutenant, ayant eu vent de cette habitude, avait interdit de sortie tous les hommes pendant une semaine.

Pour ce payer la tête des hommes, il leur rendait visite à domicile et leur faisait une leçon de morale. Combien de fois des mariages avaient eu lieu entre mineurs, cela se passait en cachette et si l'homme à la canne l'apprenait, la punition des deux familles complices du mariage aurait été exemplaire.

Après toutes ces mesures, les propriétaires d'animaux s'attelèrent à ériger une cloison entre eux et leurs bêtes. Quelques uns, qui n'avaient pas les moyens de cette solution, durent s'en séparer en vendant leurs animaux. Finalement, cette cohabitation n'était pas une bonne chose et, depuis, on adopta ce système. Le lieutenant avait l'œil partout, il était souvent au village et visitait les maisons pour s'enquérir de la situation. Entre-temps, il s'était fait des connaissances et osait faire des remarques ou poser des questions, quelques fois acerbes.

- Bonjour mon lieutenant, lui dit un bonhomme un peu volage, connu pour jouer le double jeu. Le Polonais ne fit pas de détour pour le dénoncer ou pour créer la zizanie.

Il profita de la présence de quelques personnes à la djemaa pour lui dire :

- Toi, je t'ai à l'œil, si seulement j'avais des preuves !
Quand tu vas voir tes amis du maquis comme tu viens me voir, que te disent-ils ? Je n'aime pas les chauves-souris !

L'homme à la canne continua sa visite et entra dans une maison. Deux vieux discutaient autour d'un foyer qui dégageait beaucoup de fumée. Ils étaient assis dans un coin de la maison qui ressemblait à une hutte délabrée. Leurs conditions étaient tellement misérables que le lieutenant eut l'idée d'une drôle proposition :

- Et si je vous descendais ? Ce sera un service que je vous rendrai vu votre situation ! A quoi peut vous servir cette vie ? Ne vaudrait-il pas mieux pour vous, que je mette fin à votre existence ? Hein ? Qu'en pensez-vous ?

C'était ce genre de plaisanterie de mauvais goût que le lieutenant affectionnait le plus. Plus loin, il croisa un jeune homme et le lieutenant s'adressant à lui :

- Quel âge as-tu ?

- Dix huit ans, répondit le jeune homme.

- Il parait que ton père veut te marier ? Tu vois cette canne ? J'en ai d'autres de rechange au cas où celle-ci venait à se casser sur ta tête ! Fais gaffe !

Les parents du jeune homme avaient effectivement l'intention de marier leur fils en cachette. Le lieutenant était informé de tout ce qui se passait au village, lui-même venait de le prouver en dénonçant devant les gens, la chauve souris.

Sa canne était toujours prête à donner des coups, il aimait ça mais pas au point de frapper quelqu'un à tort. Il lui fallait une raison, une cause pour se donner ce plaisir et en même temps faire dans la morale. Quelque chose l'avait mis en boule contre les femmes, il décida de les punir en les emprisonnant chez elles dans leurs foyers. Une interdiction formelle de sortie leur fut signifiée pendant un mois. C'était les hommes qui les

remplaçaient comme, par exemple, chercher de l'eau à la fontaine.

L'homme à la canne ne tarda pas à être rappelé avec sa compagnie de chasseurs, un nouveau capitaine fut nommé à sa place dans le cadre de l'action psychologique. Peu à peu la méfiance se dissipa de part et d'autre, cédant la place à une cohabitation sans problèmes. Par la suite, une certaine assurance régna entre la population et les militaires, la guerre était presque finie. Un médecin officier se rendait à domicile pour soigner les malades, des instituteurs militaires donnaient des cours aux garçons et filles dans une école improvisée, une infirmerie fut aménagée pour des soins et deux civils exerçaient à la section des S.A.S en qualité de secrétaires.

Cette action psychologique aurait très bien réussi si elle était arrivée avant les événements, mais il était trop tard pour panser les profondes blessures. Le processus qui devait mener à l'indépendance était enclenché. N'empêche que l'espoir de ne pas quitter le pays

demeura jusqu'au bout. Ce qui rendit inutile toutes les actions entreprises allant jusqu'à proposer des stages aux adultes.

L'armée utilisa tous les moyens pour tenter de récupérer le citoyen en faisant des efforts qui ne servirent à rien. Après l'accalmie, Lakhdar réintégra le village, il n'avait plus rien à craindre. Il accepta une formation à Dellys dans une école militaire. Avec d'autres adultes, il se porta volontaire pour un recyclage paramilitaire. Et dire que cela relevait de l'impossible quelques mois auparavant. Il s'offrit donc un séjour aux frais de la princesse, quitte à le passer dans un centre militaire.

Entre-temps, officiers, sous officiers et militaires venaient au village pour discuter avec les gens à la djemaa. Parfois on les invitait à prendre un thé ou un café. Ils prenaient place comme tout le monde et déposaient leurs armes à côté, ceci pour montrer leur totale confiance envers la population qui en avait assez. Le retour de la paix tant attendu était à nos portes bien avant la signature des accords d'Evian.

On n'était pas loin du cessez-le feu qui fit de la Kabylie un havre de paix, pendant que la capitale était en feu et en sang. Ce 19 Mars de 1962, j'étais de retour au village pour y passer mon congé de récupération. Les militaires étaient encore sur place mais ils ne tardèrent pas à déménager. J'avais vingt ans et cela faisait une année que je travaillais au sud.

A mon arrivée au village, j'ai appris que le second harki kabyle, pas celui qui avait vengé la mort de son frère, avait déserté les S.A.S pour se rendre chez les guérilleros au moment du cessez-le feu. La suite qui lui fut réservée était celle dont raffolait Hocine-el-boucher. Il avait mal fait ses comptes, croyant changer de face et rentrer en vainqueur.

L'un des secrétaires des S.A.S n'a jamais été inquiété depuis. Pendant la période transitoire c'était toujours lui qui était chargé de l'état civil. Quant à l'autre secrétaire, il fit le choix de partir avec l'armée pour continuer sa vie de l'autre côté. Toujours en vie, il aurait réussi son parcours convenablement.

Durant cette période du cessez-le feu, les guérilleros avaient quitté leurs caches pour rejoindre leurs familles. Tant que l'armée était encore présente ils se faisaient très discrets vis-à-vis de la population. Ce n'est que plus tard, après le départ des militaires, qu'ils se montreront au grand jour, arrivant en fanfare sur un terrain leur était désormais acquit.

Les quelques jours que j'ai passés au village ressemblaient aux précédents, à part que les militaires n'avaient plus aucune mission sur le terrain, sinon de préparer leurs bagages et partir définitivement. Entre le 19 Mars et début Mai j'étais au sud et j'aurais aimé me trouver au village pour assister au départ de l'armée et voir comment les guérilleros ont fait leur rentrée.

A mon retour, pendant qu'Alger vivait une autre guerre sous les bombes de plastic, la Kabylie fêtait en grandes pompes le retour de la paix. Les militaires étaient partis depuis quelques jours et les guérilleros avaient pris leur place. C'étaient eux les hommes de lois, les décrets de l'homme à la canne devenaient caducs. Après les

exactions qu'ils avaient commises sur la population, c'est une autre mission qui les attendait.

Ils débarquaient en maîtres éducateurs et donneurs de leçons pour nous émanciper. J'avais cru comprendre qu'ils revenaient de quelques écoles civilisées pour nous transmettre tout un savoir. En effet, ils se voulaient les seigneurs et nous leurs sujets acquis de plein droit sur ce terrain qu'ils venaient de libérer. Nonobstant la furie qui s'abattit sur la capitale, eux faisaient la grande fête.

Tout était permis dans le sens qui les arrangeait, une euphorie s'accapara de la population, ça dansait et ça chantait partout, de jour comme de nuit dans une hystérie collective. Pendant ce temps de folie, Yahia nath Leflani s'était enfermé chez lui, il ne sortira qu'après la proclamation de l'indépendance. Après l'accalmie, Yahia décida de quitter son domicile et de s'asseoir à la djemaa, quand un proche parent le taquina :

- Bonjour mon oncle, pourquoi tu t'es cloîtré tout ce temps ?

Yahia répondit :

- Non ! Je ne m'étais pas cloîtré, j'attendais que la folie vous passe pour sortir.

- Pourquoi sommes-nous fous de fêter l'indépendance ?
Questionna le proche parent.

- Non, vous n'êtes pas fous, mais il arrivera un jour où vous chercherez un bout de tissu du « roudi », pour le brûler et l'inhaler en guise de remède, malheureusement, vous ne trouverez pas ce bout de tissu pour vous guérir de votre folie ! Conclut Yahia.

C'était là quelques paroles de celui qu'on voulait emmener à la boucherie. Prémonition ou don de voyance ? Le « roudi » puise ses racines de l'époque romaine.

Des familles établies depuis fort longtemps à Alger, étaient rentrées depuis quelques jours. Elles avaient fui

les bombes et les rafales pour se réfugier au village qu'elles avaient quitté depuis des lustres. Certains y étaient nés mais n'y avaient jamais vécu. D'autres ne l'avaient jamais connu, c'était la première fois qu'ils voyaient ce monde un peu bizarre.

Deux frères, dont l'aîné abattu d'une rafale de mitraillette par les assassins de l'armée secrète, leur garage plastiqué, leur magasin aussi, avaient tout abandonné pour rejoindre le village. Du commerce florissant sur une grande place de la capitale à la grande villa avec son jardin sur les hauteurs d'Alger, ils furent réduits à accepter l'hospitalité chez la famille habitant une modeste maison du bled.

Ces gens qui faisaient partie de l'élite algérienne, et même française, avaient abandonné leurs biens pour sauver leurs peaux. Dans cette Kabylie qu'ils avaient oubliée depuis très longtemps, il ne restait plus que les ruines de la maison de leurs aïeux ainsi que leurs champs abandonnés et envahis par la forêt.

Dure épreuve pour leurs enfants, plus ou moins de mon âge, qui ne parlaient ni le kabyle, ni l'arabe. Placés dans des internats de choix, ils firent leur école dans des établissements privés, leurs parents en avaient les moyens. Entre eux et les autres kabyles, le contraste était de taille. Ils étaient comme perdus dans ce monde rude à l'image de ses habitants. Le bonheur des uns se fait sur le malheur des autres, est une sentence qui sied parfaitement à cette famille qui avait tout perdu, y compris sa fortune placée dans une banque.

D'autres avaient tout à gagner sans avoir perdu grand-chose. Ils allaient donc fêter cela comme il se devait. Meeting sur meeting, les guérilleros faisaient le tour des villages pour vanter leurs actions. Tenant son poignard dans une main, l'orateur qui n'avait pas sa langue dans sa poche, dit à l'assistance rassemblée à l'endroit même où elle avait reçu les bombes fumigènes :

- Nous avons affronté les chars avec ce poignard !

- Nous sommes restés sans manger plusieurs jours de suite, par la grâce de Dieu nous étions nourris spirituellement, etc.

Beaucoup de bla-bla et trop de discours avant même la proclamation officielle de l'indépendance. Depuis leur retour en grands héros et vainqueurs de la grande guerre, ils avaient de quoi vanter leurs mérites. La langue de bois faisait son apparition juste après la corvée des bois de l'ennemi. Nous pensions que c'était fini, mais la guerre nous collait à la peau. Et en cas d'oubli, la patrie sera toujours présente pour nous rappeler qu'il faudrait la défendre au prix de notre sang, toujours du sang.

Comme le disait si bien Saadi, ce bonhomme dérangé, un pas en avant, un pas en arrière et en avant toujours, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé. Je dirais un pas en avant et deux pas en arrière, depuis la tyrannie des hommes, et ça continue toujours comme en quatorze. La machine s'était emballée, plus rien ne pouvait l'arrêter. Pour preuve, les collines de Kabylie

n'avaient pas eu le temps de savourer le semblant de paix qu'une autre guerre, entre frères celle-là, fut décrétée. Et la galère vogua à tous vents avec les mêmes discours, les mêmes objectifs et les mêmes slogans de ceux qui retournaient leurs armes contre eux-mêmes.

Les assoiffés du pouvoir avaient décidés de s'entretuer pour le trône, et comme toujours, la population leur servit de moyens pour y parvenir. Combien fallait-il encore de victimes, de sang versé pour éteindre la soif des vampires ? A peine quelques mois après l'allégresse de l'indépendance, j'assistais à un grand meeting qui s'était tenu dans la région. Il y avait une foule nombreuse, les gens étaient venus de partout pour entendre notre leader et ceux qui l'accompagnaient. Il y avait des journalistes, des médias et toute une armée qui voulait continuer la guerre. Le leader fit son discours en français à cause des étrangers venus couvrir l'événement. Ces derniers devaient se payer nos têtes de rebelles innés pour qui la guerre devait continuer, quitte à s'entretuer entre nous.

Ils ne pouvaient pas vivre sans cela, l'appel du sang frais était plus fort et ils devaient s'en abreuver comme toujours. Parmi les troupes il y avait les anciens du maquis, mais aussi de nouvelles recrues. Aux armes citoyens, disaient-ils. Ils formèrent leur bataillon et réintégrèrent leurs casernes qu'ils venaient de quitter quelques mois auparavant. Une autre armée vint remplacer celle de l'ennemi vaincu qui plia bagage en douce. Et rebelote pour les villages, une autre partie se jouait entre frères, jusqu'au jour où un autre appel au secours de nos frontières de l'ouest se fit entendre. Ils se déplacèrent avec armes et bagages pour faire l'autre guerre. C'était ainsi que cette seconde rébellion prit fin, en attendant d'autres soulèvements qui s'étalèrent dans le temps.

Pendant un laps de temps, une petite lueur d'espoir fit son apparition avec tous les rêves éphémères mais, en attendant, personne ne pouvait prédire l'avenir sauf ceux qui, comme Yahia, étaient des gens prévoyants. Ces personnes là regardaient devant sans oublier de jeter un

regard vers le passé, une façon à eux d'analyser la situation afin de prédire l'avenir.

En effet, Yahia était un homme avisé et réfléchi, il n'avait aucun défaut et c'est pour cette raison qu'il avait été choisi pour présider l'assemblée du village reconnue par les autorités de l'époque. Yahia démissionnera pour céder la place aux jeunes qui arrivaient avec l'avènement du scoutisme. Ils voulaient tout réformer, changer les habitudes et les pratiques héritées des ancêtres, ce qui ne fut pas du goût de Yahia.

Un jeune représentant était élu à sa place et ce fut à ce moment là que s'annoncèrent des changements qui ne présageaient rien de bon pour le village. Juste quelques jours avant le déclenchement de la révolution on fit appel à Yahia pour lire un discours devant des personnalités en visite au village. Le maire, élu officiellement, voulant éviter de se montrer, avait envoyé deux ou trois personnes pour inviter Yahia à venir afin d'accueillir les dignitaires.

Ayant compris que c'était un piège, il leur fit savoir qu'il était un peu malade et qu'il ne pouvait pas, vu son état, se déplacer. Le représentant renvoya quelques émissaires qui insistèrent auprès de Yahia, lui faisant savoir qu'il n'y avait pas mieux placé que lui pour faire le discours. Alors, il les pria de dire au maire qu'on ne piège que les oiseaux, pas les hommes. Quelques temps après, avec le déclenchement de la révolution, chacun se sentit obligé de choisir son camp.

Sept années et demi de guerre disait-on, mais bien plus que ça pour la Kabylie, avec ce soulèvement qui, même s'il avait ses raisons, ne pouvait se justifier par une action guerrière. Le lot de malheur pour certains s'avéra pour d'autres un profit total, une aubaine qui leur portera chance plus tard. Si Flen, la terreur des greniers, celui qui affronta un char avec son poignard, deviendra Si flen ou Flen avec tous ses biens mal acquis avant et après l'indépendance. Il s'est construit une fortune grâce à l'argent des pauvres malheureux. Du combat des greniers, il est passé au combat de la rapine avec comme

arme l'opportunisme. Les occasions ne lui manquèrent jamais pour rappeler son combat, avec presque les mêmes slogans liés au patriotisme.

Depuis leur descente des greniers, où ils étaient quelques chats à s'accaparer l'histoire, leur nombre n'a cessé d'augmenter. Nous pensions que le temps allait avoir raison, un jour ou l'autre, de ces opportunistes qui ne sont pas immortels. Et bien non ! La relève est assurée à travers la descendance. Une simple question posée à un guérillero :

- Comment se fait-il qu'un tel possède les papiers d'ancien maquisard alors qu'à l'indépendance il n'était qu'un petit gamin ?

L'autre répondit :

- S'il était trop petit, son père était grand.

- Entre nous, on se connaît tous au village, même son père n'avait jamais milité dans quoi que ce soit, répondit Djaffer.

Voici un exemple de débrouillardise : Au moment des années chaudes au village, ils étaient deux adolescents, moins de seize ans, qui avaient fui la Kabylie pour traîner dans les rues d'Alger. La vie était dure pour eux, pas de travail à cause de leur jeune âge et il leur fallait trouver de quoi manger. Livrés à eux-mêmes, ils se débrouillaient pour ne pas crever de faim. Un jour, Djaffer fit une proposition à Loulou, son compagnon qui était, malgré son âge, un petit loup capable de prendre des risques.

Pendant leur errance dans les quartiers de la capitale, ils voyaient passer sous leurs yeux des jeunes de leur âge habillés en tenue un peu spéciale qui ne ressemblait à aucune tenue d'un corps militaire ou autre. C'était une tenue dans la couleur bleu nuit, très réglementaire, béret comme celui des parachutistes, épaulettes, chaussures luisantes et très belle chemise blanche avec une cravate ou un nœud papillon.

Ces jeunes adolescents faisaient partie des CFJA (centres de formation de la jeunesse algérienne). Créés par la

dame d'un général parachutiste, ces centres d'accueil récupéraient les cadets en perdition pour en faire des futurs alliés. C'en était trop pour Djaffer et Loulou qui voulaient devenir comme eux, mais ne savaient pas trop comment s'y prendre. Ils débarquaient des montagnes et parlaient à peine le français. Un matin, les deux comparses vadrouillant comme chaque jour à la recherche d'un quelconque boulot, se retrouvèrent sur une place de la banlieue d'Alger. Soudain, Djaffer eut une idée :

- Loulou, tu vois la battisse en face de nous, il y a un drapeau, c'est peut-être là-bas que ça se passe ?

- Etant donné la misère que nous vivons, moi je suis prêt à me jeter à la mer, répondit Loulou.

Armés de courage, ils décidèrent de s'engager pour devenir comme ces jeunes qu'ils enviaient tant. Et les voici osant aller jusqu'au portillon où, juste à gauche, il y avait un bureau d'accueil devant lequel se trouvaient

deux gendarmes. A l'intérieur, un autre gendarme était assis derrière son bureau.

- Que voulez-vous ? Questionna l'un des gendarmes.

- Nous cherchons du travail, répondirent naïvement les deux acolytes.

- Ici ce n'est pas un bureau de main d'œuvre, voyez avec le collègue, répondit le gendarme.

Même question des deux égarés et même réponse du gendarme assis derrière son bureau avant d'enchaîner sur d'autres questions qui tournèrent presque à un interrogatoire.

- Vous avez vos papiers ? Montrez-les moi, et vos parents, ils sont où ?

- Nous n'avons pas de parents, répondirent les deux aventuriers.

- Pourquoi, ils sont morts ? Demanda le gendarme.

- Non, mais on ne sait pas s'ils sont encore vivants, mentirent Dajffer et Loulou.

- Et que faites-vous à Alger ? Chez qui vous êtes ?
Continua de questionner le gendarme.

Trop de questions qui firent regretter Djaffer et Loulou de s'y être aventurés. En fin de compte ils se virent renvoyer sans rien obtenir. Quand même, ils eurent droit à une bonne leçon de morale de la part du gendarme. Eux qui pensaient rejoindre les petits engagés du centre, durent se résigner à leur triste sort et continuer la galère jusqu'au bout.

Cette histoire était demeurée secrète entre eux pendant quelques décennies, il ne fallait pas le crier au risque de se voir taxés de traîtres et subir les foudres des autres. Lors des retrouvailles des deux ex-compagnons au village, Djaffer rappela cette aventure à Loulou, à la manière de celui que sa barbe a sauvé :

- Tu te souviens de ce jour de 1958 à Alger ?

- Arrête, ne dit pas de bêtises, ce n'est pas le moment !
Répliqua Loulou devant plusieurs personnes présentes à la djemaa. A chacune de leurs rencontres, Djaffer

récidivait en le taquinant pour lui faire avouer devant les gens ce fameux jour. A chaque fois, ce fut toujours la même réaction mais à force d'insister, Djaffer se vit permis de dire enfin son mot et il en profita pour raconter leur aventure devant tout le monde. Ce tabou qui pesait sur Djaffer était comme un poids dont il voulait se décharger. Soulagé, il ne manquera pas d'en faire un sujet de discussion de temps à autre pour se remémorer le passé. Entre temps, Loulou s'était débrouillé pour avoir les papiers d'ancien maquisard et Djaffer ne le savait pas.

Lors d'une rencontre comme les précédentes, Loulou prit mal cette fois la question de son ex camarade et, sur un ton sévère, pria Djaffer de ne plus jamais refaire allusion à cette histoire. La réaction de Loulou gêna un peu Djaffer qui ne manquera pas d'en parler à un ami commun. Ce dernier le surprend quand il lui révéla le nouveau statut de son ex compagnon. A partir de ce moment là, ayant compris la réaction tout à fait légitime

de Loulou qui avait peur pour sa pension, il ne le contraria plus.

Au cas où l'écho parviendrait aux oreilles des responsables, s'en serait fini de cet argent qui lui tombait du ciel. Si Loulou s'était débrouillé pour avoir une pension, illégale soit-elle, c'était juste pour profiter de la conjoncture comme pas mal de gens aimant l'oseille. Il n'avait tué personne pour s'en vouloir, ce n'était que de l'argent qu'il touchait et il aurait été stupide de sa part de refuser ça. Les autres, malgré les crimes qu'ils avaient commis, continuèrent à tromper les gens en obtenant le beurre et son argent.

Ne dit-on pas que l'assassin revient toujours sur le lieu de son crime ? En effet, le guérillero qui avait appelé le pauvre Damou pour la potence ou le couteau, adorait faire ses commissions chez le fils de ce dernier. Des décennies passèrent et le fils unique de la victime ouvrit une épicerie au village. Le guérillero, complice dans l'assassinat, aimait s'attarder dans son magasin. Avait-il ressenti quelques remords ? Sachant que le commerçant

ne pouvait en aucun cas le questionner sur la mort de son père, il ne se gêna pas outre mesure. Sans ce sacré tabou, le fils de la victime lui aurait, peut-être, demandé si son père avait subi des tortures avant d'être liquidé et s'il avait été confié à Hocine-el-boucher ou quelqu'un d'autre.

Quand ils pendaient quelqu'un, ils le faisaient d'une manière spectaculaire. Un peu comme la tête de Hamiche dans un couffin, cette fois c'était deux personnes suspendues à un cèdre. Ils avaient fait ça pour qu'on puisse voir leurs œuvres à partir du village. Les militaires n'attendaient pas pour nous faire profiter du macabre spectacle. Ils arrivèrent avec une paire de jumelles à la djemaa où il y avait quelques personnes qu'ils invitèrent à jeter un coup d'œil sur le Djurdjura :

- Tenez, regardez là-bas, au sommet du rocher et dites nous ce que vous voyez ?

- Vous avez vu quelque chose hein ? Dites nous ce que c'est ? Vous ne voyez pas ?

- Et bien, on va vous le dire, ce sont deux de vos frères pendus dans la nuit d'hier par les « fellows » !

A l'œil nu on ne pouvait apercevoir que la silhouette de deux grands cèdres au sommet d'un rocher faisant face au côté est du village. Les guérilleros avaient fait le coup pour montrer leur présence sur les lieux et, s'ils avaient opéré de nuit, c'était pour ne pas prendre le risque d'être la cible des tirs de mitrailleuses. En effet, à partir de l'école, les militaires tiraient souvent avec des balles traceuses sur le rocher. On voyait se dessiner une trajectoire en boule de feu depuis le poste jusqu'à l'endroit.

Du temps de Yahia, dans les villages de l'ancienne Kabylie, le métier de boucher, bien qu'il soit pratiqué dans le monde entier, était déjà un métier dévalorisant pour celui qui l'exerçait pour égorger les bêtes. Que dire de la nouvelle caste qui fit son apparition avec la guerre pour en faire un acte de fierté.

L'organisation sociale des villages de Kabylie était un exemple de démocratie qui avait suscité bien des débats. Yahia en tant qu'Amin du village, avait la charge de gérer cette république à l'échelle miniature. Une assemblée qui réunissait chaque mois tous les citoyens majeurs du village, avait lieu sur une place publique. Reconnue et approuvée par les colonisateurs, cette organisation exemplaire inspira bien des élus pour améliorer leurs lois.

Chaque citoyen avait droit à la parole afin d'exposer un sujet ou une idée. L'organisation était tellement parfaite que le village n'avait besoin, ni de gendarme, ni de prison. Lorsque quelqu'un se rendait coupable d'un fait grave, il était mis en quarantaine par tous les habitants du village, y compris sa propre famille. Si une personne quelconque lui adressait la parole, elle était mise à son tour en quarantaine.

A force de se voir isolée et mise à l'écart par tout le monde, la personne qui subissait cette sanction finissait par s'exiler d'elle-même. Dans le cas où le contrevenant

décidait de ne pas s'exiler et d'effacer la mise en quarantaine, il avait le choix de se déshonorer en prenant une bête et en l'égorgeant en public. De ce fait il devenait boucher tout simplement.

A un moment, Hocine-el-boucher devint un danger au sein de son groupe. Il avait besoin de sang et ses acolytes craignaient qu'il s'en prenne à quelqu'un parmi eux pendant son sommeil. Il leur disait qu'il avait besoin de sang, qu'il fallait lui trouver une victime pour l'immoler, sinon gare à eux ! Les victimes ne se comptaient plus, aucun village n'était épargné par cette méthode barbare.

Pour revenir à la Kabylie ancienne, on raconta qu'un vrai révolutionnaire de naguère, emprisonné par l'ennemi, avait choisi la mort plutôt que de se montrer en public habillé d'une gandoura. L'honneur primait sur tout, y compris la vie, rien que ça. Ceux d'hier s'étaient volontairement déguisés en vieilles femmes pour faire une incursion dans un village et kidnapper un instituteur. Deux guérilleros s'étaient introduits dans

une classe où un militaire donnait des cours à quelques enfants du village. L'instituteur, seul et sans armes, fut surpris face au tableau :

- Haut les mains !

Se retournant, il vit les deux agresseurs sortir leurs fusils et le braquer. Ils s'en accaparèrent comme ils savaient si bien le faire et l'emmenèrent avec eux. C'était un voyage sans retour où il fit connaissance avec Hocine-el-boucher.

L'armée, informée, utilisa tous les moyens de recherche sans résultat. L'instituteur était fils unique et ses parents étaient venus de France pour tenter l'impossible. Avec l'aide des militaires, accompagnés d'un interprète, ils sillonnèrent les villages environnants à la recherche de leurs fils. Les larmes aux yeux, la dame s'adressait aux populations :

- S'il vous plaît, dites leur de nous rendre notre enfant, il est notre fils unique.

Même la population ne savait pas que la victime représentait tout simplement une offrande que les deux guérilleros devaient remettre à Hocine-el-boucher. La dame ne savait pas non plus que les guérilleros étaient sans pitié. Un de ceux-là avait été criblé de balles dans un accrochage pas loin du village. Il fut évacué par hélicoptère puis soigné et mis en détention jusqu'au cessez-le-feu. Plus tard, il osa souffler un petit passage, non pas sur ses blessures et sa détention, mais sur un fait qu'il avait eu à vivre lors de l'opération jumelle, le seul récit qu'il raconta sans trop de détails. C'est incroyable ce que ces gens là refoulent au plus profond d'eux-mêmes. Il y a de quoi se poser des questions sur leur état mental.

Djaffer écouta avec suspens le guérillero, croyant en apprendre quelque chose. Il dût déchanter, mais eut un aperçu de ce qu'était son parent pendant sa cavale. Il raconta qu'ils étaient harcelés de partout. Il s'était caché donc derrière un bosquet quand un militaire arriva en face de lui avec sa mitrailleuse et le doigt sur la gâchette.

Ils étaient à quelques mètres de distance l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, ils se regardèrent un court instant.

Lui avait son fusil de chasse chargé de chevrotines sur ses genoux pendant qu'il était accroupi derrière un buisson. Après réflexion, le militaire décida de ne pas lui tirer dessus, faisant mine de ne pas le voir en lui joignant un signe de sa tête. Il se retourna, fit quelques pas quand le guérillero le cribla de chevrotines et se sauva. C'était ce jour là, pendant sa retraite, qu'il fut atteint à son tour de plusieurs projectiles. Le guérillero n'en dira pas plus que ça, invoquant à tous les coups une excuse pour se lever afin de mettre fin à d'éventuelles questions.

Après tout cela, l'envie me prend de supprimer de ce texte la décennie d'hier. Je me demande pourquoi j'étais parti des brebis de Hemou pour m'embourber sans le vouloir dans cette chronique des années de misères. Seulement, je me dis que, peut être, ça pourrait intéresser quelques curieux de mon village. Nous

pensions à tort que s'en était fini avec les égorgements, mais voilà que l'histoire se répète. Quelqu'un avait-il imaginé, une seule fois, un poignard lui tranchant la gorge ? Drôle de question, mais il faut la poser quand même à tous les bourreaux du monde et leurs commanditaires.

Pour nous rappeler les innombrables feuillets du passé, deux corps sans têtes furent exposés contre un mur au chef lieu de notre commune au moment des récentes terreurs. La sauvagerie ne veut plus nous quitter, les atrocités d'hier ou celles d'aujourd'hui sont exactement pareilles. Je ne suis pas prêt d'oublier le traumatisme que j'ai subi dès l'âge de douze à ans à peine.

Pendant deux ans je fus hanté à l'idée de recevoir un couteau sur ma gorge, passant et repassant comme je l'avais fait pour le pauvre chiot. Lorsque notre porte d'entrée faisait un bruit quelconque, par le fait d'un souffle du vent ou autre, je me voyais emmener à l'égorgement. C'était trop dur dans ma petite tête

d'enfant d'imaginer des choses pareilles. La raison de cette psychose tenait au fait que je prêtais l'oreille lorsque des adultes parlaient des menaces qui pesaient sur eux.

Même si je n'avais rien à me reprocher, je me disais que, peut-être, quelqu'un m'en voulait et pouvait inventer des mensonges sur moi, dire n'importe quoi pour m'envoyer à la boucherie. Oui, il suffisait qu'un guérillero me conseille d'aller suivre des cours d'arabe chez le cheikh pour que j'en fasse tout un scénario.

- Va à la mosquée chez cheikh Chabane ou, à la limite, demande à ta mère de t'acheter une chèvre que tu puisses garder au lieu de traîner à la djemaa, me dit un guérillero proche de la famille.

A ce moment là, j'étais convaincu qu'il me voulait du bien en me prévenant que j'encourrais un risque et que les soupçons qui pesaient sur moi se confirmaient. Je m'étais dit que c'était pour m'éloigner des allées et venues des maquisards qu'il m'avait dit cela.

Non seulement je suis allé suivre des cours à la mosquée mais, en plus, j'ai exigé de ma mère qu'elle m'achète une chèvre, ce qu'elle a fait avec plaisir. En dehors des cours je sortais notre chèvre et ses deux petits pour ne pas me montrer au village. C'était au retour d'une de ces sorties que la fusillade éclata au cimetière. Le cheikh se tailla aux premiers coups de feu et ne reviendra plus, il aurait rejoint les frères du maquis.

Ma mère avait vendu du foin que nous avions stocké dans notre champ à un sympathisant des guérilleros. Elle m'avait demandé de l'accompagner pour lui montrer l'endroit et l'assister pendant la pesée. Arrivés sur place, après un moment, le bonhomme me dit de l'attendre, juste le temps d'aller en bas du champ. Je m'étais dit : ça y est, c'est mon jour, il est allé les prévenir. Petit malin que j'étais, je l'ai suivi discrètement à travers les arbres en faisant attention de ne pas me faire repérer.

Il était allé faire ses besoins, et pendant ce temps j'ai attendu jusqu'à ce qu'il remonte pour filer et reprendre ma place. Non, ce n'était pas pour cette fois-là, m'étais-

je dis. Il y a peu de temps, l'occasion m'était donnée de lui poser quelques questions à propos du poteau électrique et bien d'autres faits. Au passage, je lui ai rappelé cette histoire de foin qu'il a écoutée avec un sourire.

J'ai essayé d'en savoir un peu plus, mais il disait n'être au courant de rien, sinon qu'il avait assisté à quelques sabotages dont il n'était qu'un simple figurant. Tous des menteurs, à l'image de leurs aînés qui leur ont distribué des cartes afin de grossir les urnes en leur faveur.

Voilà pourquoi cette terre est trahie dès le début, arrosée de sang des innocents. Il serait vain d'attendre d'elle une quelconque récolte. On ne peut pas semer du chiendent et moissonner du blé. Saadi, qu'on appelait le dérangé, avait prédit bien des choses.

Au moment de la révolution agraire, Saadi décida de faire la sienne à sa manière. C'était en plein été, il mélangea un tas de graines : du blé, de l'orge, des fèves,

des pois chiches et des lentilles qu'il sema dans son lopin de terre.

- Hé, Saadi, qu'est ce que tu fais là ? Lui dis-je. Il me répondit que ce qu'il faisait là, ne regarde personne et que je devais m'occuper de mes affaires.

Comme j'aimais le faire parler, j'insistais :

- Non, ça me regarde, je veux savoir pourquoi tu sèmes hors saison tout un mélange dans un endroit aussi sec.

Il attendait cette question pour me donner une explication :

- Cela s'appelle la révolution agraire et, comme tu vois, rien ne poussera, c'est une perte de temps et une perte d'argent, échec total mon ami.

Saadi avait croisé un groupe de maquisards pendant que ça chauffait, il ne s'était pas gêné de les aborder avec un air qui trahissait son énervement :

- Depuis le temps que vous êtes à la recherche de Houria, alors qu'elle se trouve juste à côté, allez la

prendre et foutez nous la paix. Des Houria il y en a un peu partout, vous n'avez que l'embarras du choix mais je vous préviens, vous n'aurez que des ennuis avec elle.

Houria qui veut dire : l'indépendance, était une femme déglinguée comme lui, elle habitait dans l'autre quartier du village.

Des paroles qui en disaient long sur ce personnage mystérieux qui répétait souvent : Un pas en avant, un pas en arrière.

La tomate de l'Algérie suffirait à nous faire vivre disaient ces opportunistes lors leurs discours après le cessez-le-feu et avant le référendum. Entre deux discours, ils allaient s'amuser avec les harkis qu'ils avaient récupérés et qui n'avaient pas pu s'échapper. Ceux-là auraient mieux fait de se tirer une balle dans la tête, mais la France les avait désarmé avant de les abandonner à leurs frères, jetés en pâtures, ils firent la joie de Hocine-el-boucher et consorts.

Des harkis, en Kabylie, il y en avait très peu. Les quelques personnes ayant rejoint le camp ennemi pouvaient se compter sur le bout des doigts. Pas un seul harki à se mettre sous la dent, même pas celui qui avait vengé son frère car il avait embarqué avec l'ennemi vers l'autre rive de la méditerranée.

Pendant cette période, l'ambiance, chez nous au village, était plutôt à la grande fête. Les gens avaient saisi cette occasion de se défouler et ils s'en donnèrent à cœur joie. De jour comme de nuit, l'euphorie était à son comble. Tout allait bien sauf qu'un fait divers vint bouleverser l'ambiance au village.

Pour une fois les guérilleros avaient servi à quelque chose en arrêtant un des leurs et en le livrant à ceux qui géraient les harkis. Cet homme avait prémédité son coup, croyant échapper à la justice. Il profita de la période transitoire pour commettre un horrible fratricide. Muni d'une hache, il avait fracassé le crâne de son frère de plusieurs coups.

Quelques jours après, la fête reprenait de plus belles sans discontinuer jusqu'au référendum où beaucoup de gens s'étaient déplacés avec tous les moyens de transport vers la capitale. Pour clore l'apothéose, tout le monde retrouva la fraternité, mieux encore tous les tabous furent oubliés le temps que dura la fête. Hommes et femmes se retrouvèrent dans une ambiance qui ne disait pas son nom. C'était les loups dans la bergerie où il y avait de quoi se rassasier.

C'était là quelques mauvais souvenirs d'une période de non-dits, enfouis à jamais dans nos têtes. Ceux qui ne sont plus de ce monde avaient emporté avec eux un cauchemar qu'ils avaient tué et ceux encore en vie feront de même. Tout compte fait, celui qui avait dit qu'il ne voulait pas et qu'il ne pouvait pas parler avait raison. A quoi cela servirait de partager une psychose dont ils étaient les seuls acteurs. Remuer le couteau dans la plaie reviendrait à rouvrir une blessure qui n'est déjà pas prête de se cicatriser.

Même après la disparition totale des figurants de cette tragédie, nul n'est éternel, il restera des séquelles qui ne s'effaceront jamais. Comme dans toute histoire de l'humanité, il ne peut y avoir de présent sans le passé. Chose qui vient nous rappeler que les événements historiques lointains sont et seront toujours d'actualité. Ce qui s'était passé, il y a des siècles, nous le vivons aujourd'hui même, et l'histoire continue...

Des années, voire des décennies passèrent et nous sommes revenus au point de départ, comme disait Saadi le marginal. Ali, qu'on appelait le malchanceux, décida de me couper la parole pour placer son mot. Lui aussi voulait apporter son grain de sel, mais ce qu'il avait à dire on le savait déjà. A force de rabâcher la même rengaine les gens l'évitaient.

- Ferme-la ! Laisse-le finir sa guerre s'il veut bien car il n'a rien dit encore, à moins que vous ne pensiez le contraire. Je suis sûr que l'ex guérillero et même le nouveau, trouveront qu'il a beaucoup trop dit, conclut H'mimi.

Fin